

L'Église de Dieu à travers les siècles

Une brève histoire de la véritable Église de Dieu

CHAPITRE 1

Qu'est-il arrivé à l'Église ?

Jésus-Christ a dit: «Je bâtirai mon Église, et [...] les portes du séjour des morts [grec, hadès, "la tombe"] ne prévaudront point contre elle» (Matthieu 16:18). Quelle est cette Église et qu'est-elle devenue?

Lorsque la Bible parle de l'Église, elle ne fait jamais allusion à un édifice ou à une organisation humaine placée sous une autorité laïque. Le mot grec qui est traduit par «Église» est ekklesia. Il dérive de deux mots grecs, signifiant littéralement les «appelés» (appelés de ou hors de). Dans l'usage séculier, il se référait à une assemblée de citoyens qui étaient «appelés» parmi les habitants de la ville pour s'occuper d'affaires importantes. Il a souvent été utilisé dans la traduction grecque de l'Ancien Testament pour faire référence à la congrégation d'Israël ou à l'assemblée du peuple de Dieu.

«Congrégation» et «assemblée» expriment aussi le sens habituel de ekklesia dans le Nouveau Testament.

Pour les «appelés», la signification du mot ekklesia est fondamentale pour comprendre ce qu'est l'Église. Dans Genèse 12, nous lisons qu'Abraham fut «appelé» par Dieu à sortir d'Ur, en Chaldée.

Dans Exode 12, nous voyons que les descendants d'Abraham, les enfants d'Israël, furent «appelés» hors d'Égypte par Dieu. Ils devinrent ensuite la congrégation d'Israël ou «l'assemblée au désert» (Actes 7:38).

Un des derniers avertissements de Dieu à Son peuple consiste en un «appel» à sortir de Babylone (Apocalypse 18:4). Les saints de Dieu ne doivent pas s'associer à la civilisation pécheresse et corrompue du temps de la fin, afin de pouvoir échapper aux châtiments divins qui vont s'abattre sur «Babylone».

Jésus a dit que le seul moyen de s'approcher de Lui et de faire partie de Son Église, c'est d'être appelé par le Père (Jean 6:44). Seuls ceux qui répondent à l'appel du Père, par le repentir et le baptême, reçoivent le Saint-Esprit (Actes 2:38), et ce n'est que par le Saint-Esprit de Dieu qu'on peut devenir membre de l'Église que Jésus fonda (Romains 8:9; 1 Corinthiens 12:13).

Qu'est-il donc arrivé à l'Église que Jésus-Christ bâtit? S'est-elle adaptée et modifiée au fil des siècles par une révélation progressive? S'est-elle écartée de la voie pour ensuite entreprendre une transformation entre les mains d'hommes tels que Martin Luther et Jean Calvin? Ou y a-t-il eu, à travers les siècles, un groupe de croyants qui ont continué à croire et à pratiquer les doctrines enseignées par Jésus-Christ et par les apôtres du premier siècle?

Lorsqu'on examine l'histoire des chrétiens à travers les siècles, on y découvre une Église qui nous apparaît bien différente de celle décrite dans les pages du Nouveau Testament. Dans le livre des Actes, nous voyons que l'Église de Dieu célébrait les jours saints «juifs» (Actes 2:1; 13:14, 42 44; 18:21), était convaincue du retour de Jésus-Christ pour juger le monde (Actes 3:20-21; 17:31) et croyait littéralement à l'établissement du Royaume de Dieu sur la terre (Actes

1:3, 6; 28:23).

Cependant, moins de trois siècles plus tard, on retrouve une Église prétendant avoir des origines apostoliques, tout en observant le «culte du jour du soleil» au lieu du «sabbat du septième jour». Et lorsque cette Église rassembla ses évêques pour discuter des questions doctrinales lors du concile de Nicée, la réunion fut présidée par nul autre qu'un empereur romain – Constantin! Comment une transformation si stupéfiante a-t-elle pu avoir lieu? Qu'est-il arrivé?

Dans son livre *The Story of the Christian Church*, l'auteur protestant, Jesse Lyman, reconnaît le changement dramatique qui y prit place. Il écrit: «Pendant cinquante ans après la vie de saint Paul, un voile enveloppa l'Église, au travers duquel nous cherchons vainement à voir; et lorsqu'il se lève enfin vers l'an 120 de notre ère, avec les écrits des premiers Pères de l'Église, on y trouve une Église, sous plusieurs aspects, bien différente de celle du temps de saint Pierre et de saint Paul» (p. 41. C'est nous qui traduisons tout au long de cette brochure).

L'histoire de l'Église chrétienne, entre la Pentecôte de l'an 31 de notre ère et le concile de Nicée de l'an 325, près de trois siècles plus tard, est fascinante. C'est l'histoire de la manière dont l'orthodoxie d'autrefois est devenue l'hérésie d'aujourd'hui, et dont les vieilles hérésies ont fini par être considérées comme des doctrines chrétiennes orthodoxes. C'est l'histoire de la façon dont les traditions de l'Église et les enseignements des évêques finirent par supplanter la parole de Dieu comme source de doctrine. C'est une histoire qui est plus étrange que la fiction. Elle est cependant historiquement vérifiable.

Actes 2:1 déclare: «Le jour de la Pentecôte, ils étaient tous ensemble dans le même lieu.» L'Esprit de Dieu fut répandu sur eux avec puissance, comme le Christ l'avait annoncé (Luc 24:49; Actes 1:5-8).

Suite à ce jour mémorable, trois mille personnes furent baptisées (Actes 2:41)! En l'espace de quelques mois, ce nombre s'était multiplié plusieurs fois (Actes 6:1). Ce fut une époque de miracles spectaculaires et de croissance incroyable. Ce fut aussi une époque d'unité doctrinale. L'Église était composée en majorité de juifs qui observaient la loi divine. Ils observaient la loi (Actes 21:20) et anticipaient l'établissement certain du Royaume de Dieu sur la terre.

Simon et «un autre évangile»

Toutefois, comme on peut facilement en déduire d'après Job 1, lorsque les fils de Dieu se rassemblent, Satan s'immisce aussitôt parmi eux. Dans Actes 8, il est question d'un homme que Satan utilisa pour s'infiltrer dans l'Église de Dieu et la renverser. Cet homme était Simon le magicien, de la Samarie, mieux connu dans l'histoire profane comme Simon le Mage. Les Samaritains le considéraient comme un envoyé de Dieu, divinement choisi par Lui (Actes 8:9-10). Eduard Lohse, qui a écrit *The New Testament Environment*, déclare que l'expression «la grande puissance de Dieu» représente «la revendication [celle de Simon] d'être le porteur de la révélation divine» (p. 269). Simon fut baptisé et

devint chrétien de nom avec le reste des Samaritains. Toutefois, l'apôtre Pierre reconnut les véritables motifs de Simon. Dans Actes 8:22-23, Pierre le réprimande en utilisant des termes forts, comme d'être «dans un fiel amer et dans les liens de l'iniquité».

Qui étaient les Samaritains? Le second livre des Rois nous dit que, lorsque les dix tribus

du nord d'Israël furent déportées par le roi d'Assyrie, les Babyloniens furent établis à leur place. Ces Samaritains babyloniens continuèrent à pratiquer leur ancien paganisme babylonien, mais en y insérant une terminologie biblique afin de voiler ce qu'ils faisaient (2 Rois 17:33, 41). Bien qu'ils professassent leur allégeance au Dieu d'Israël, ils ne se soumièrent pas vraiment à la loi divine (v. 34). En fait, comme cela est rendu clair dans les livres d'Esdras et de Néhémie, ils devinrent ennemis de la véritable Oeuvre de Dieu.

Suite aux conquêtes d'Alexandre le Grand, les Samaritains, tout comme les Juifs, furent dispersés à travers le monde. Il y avait des colonies samaritaines dans plusieurs centres principaux de l'Empire romain, y compris Alexandrie, en Égypte, et Rome. Parmi ces peuples se trouvaient des admirateurs et des partisans de Simon.

Le «samaritanisme», fondé sur le paganisme babylonien et sa prétendue serviabilité envers le Dieu d'Israël, était aussi très influencé par la philosophie grecque. À cela, Simon le magicien ajouta la reconnaissance que Jésus -Christ est le Sauveur de l'humanité. Toutefois, comme l'expliqua Jésus:

«Ceux qui me disent: Seigneur, Seigneur! n'entreront pas tous dans le royaume des cieux, mais celui là seul qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux» (Matthieu 7:21). Simon utilisa le nom de Jésus, mais en y substituant un message différent – un message qui renonçait à la nécessité de vraiment obéir à Dieu et d'observer Ses commandements!

Dans son Handbook to the History of Christianity, Eerdmans note: «Les premiers écrivains chrétiens virent en Simon la source de toutes les hérésies» (p. 100). Dans son article sur Simon le magicien, l'Encyclopédie britannique (11^e éd.) l'identifie comme «le fondateur d'une école de gnostiques et le père de l'hérésie». Edward Gibbon, historien de renom, dit que les gnostiques «associèrent à la foi du Christ plusieurs principes élevés mais nébuleux, lesquels émanaient de la philosophie orientale» (The Triumph of Christendom in the Roman Empire, p. 15).

Le gnosticisme (le terme vient du mot grec pour connaissance) était un mode de vie hautement intellectuel. Il représentait un mélange de la religion à mystères babylonienne et de la théorie philosophique grecque, le tout revêtu d'une terminologie biblique. Chez les gnostiques, les récits bibliques n'étaient pas pris au sens littéral, mais traités comme des allégories et utilisés pour enseigner des «vérités» plus profondes. Le récit mosaïque de la création fut traité par les gnostiques avec une profonde ironie (Gibbon, p. 13). Le gnosticisme introduisit un dualisme païen avec ses insistances sur l'immortalité de l'âme et l'inhérence du mal dans la matière. Il introduisit aussi beaucoup de vaines spéculations sur la nature de Dieu et le règne spirituel. Plusieurs livres du Nouveau Testament, y compris Colossiens, l'Évangile de Jean et 1 Jean, consacrent beaucoup de versets à réfuter les hérésies gnostiques que Simon le Mage et plusieurs commençaient à répandre.

La culture hellénistique, qui prévalait dans les régions du Moyen-Orient et de la Méditerranée, avait une vision alternative du monde, opposée à la perspective et aux valeurs de la Bible. Elle insistait sur la suprématie de la raison et de la logique plutôt que sur la révélation divine. Les Grecs, par la suite, embarrassés par les écrits d'Homère et d'Hésiode sur les balivernes tribales de leurs dieux et de leurs héros d'autrefois, tentèrent d'en expliquer le sens en les faisant passer pour de grandes allégories.

Cette approche, face à leurs écrits «inspirés», fut empruntée par des juifs hellénisants,

comme Philon d'Alexandrie, et imputée à la Bible. Le fait de donner à l'Ancien Testament une dimension allégorique fut un outil pratique pour les gnostiques et ceux qui voulurent échapper à l'obéissance de commandements clairs.

Puisque c'était là l'approche «savante» de l'époque, l'utilisation d'allégories était nécessaire pour gagner l'approbation de ceux qui, aux premier et deuxième siècles, étaient chargés de l'évolution de l'opinion «éduquée».

Environ quinze ans après le baptême de Simon le magicien, l'apôtre Paul jugea nécessaire d'avertir l'Église de Thessalonique que «le mystère de l'iniquité [dissolution] agit déjà» (2 Thessaloniciens 2:7). Environ cinq ans plus tard, Paul avertit les Corinthiens qu'ils risquaient d'être corrompus par de faux apôtres qui enseignaient «un autre Jésus» et «un autre évangile». Simon et ses partisans étaient, en réalité, des ministres de Satan déguisés en ministres du Christ (2 Corinthiens 11:3-4, 13-15).

Au milieu des années 60 de notre ère, l'apôtre Jude, le frère de Jacques et de Jésus-Christ, exhorta les chrétiens sur la nécessité de «combattre pour la foi qui a été transmise aux saints une fois pour toutes» (Jude 3). Il poursuivit en les avisant que certains hommes s'étaient furtivement insérés dans l'organisation de l'Église, tentant de changer la grâce en dissolution en enseignant que la loi divine n'était plus nécessaire (verset 4). À l'époque de Jude, la véritable foi avait déjà été transmise une fois pour toutes. Les érudits modernes, qui prétendent qu'elle demeura uniquement pour que les théologiens du deuxième et du troisième siècles puissent entreprendre la formulation d'une compréhension précise de la nature de Dieu, feraient mieux de relire Jude 3. Il est clair que Jude n'autorise pas une «révélation progressive»!

Écrivant vers la fin du premier siècle, près de trente ans après la rédaction du reste du Nouveau Testament, l'apôtre Jean, âgé, a dû combattre les hérésies qui étaient beaucoup plus répandues à ce moment- là qu'elles ne le furent à l'époque de Paul et de Jude. Jean mettait continuellement l'accent sur la nécessité de garder les commandements de Dieu (1 Jean 2:3; 3:4, 22; 5:3). Dans 2 Jean 7, il affirme que «plusieurs séducteurs sont entrés dans le monde». Dans 3 Jean 9-10, un dirigeant, nommé Diotrèphe, avait pris le contrôle de certaines congrégations d'Asie Mineure et, de ce fait, expulsait hors de l'Église les véritables chrétiens qui étaient restés fidèles au vieil apôtre et à ses enseignements.

L'Église en transition

Un événement dont les conséquences furent considérables pour l'Église du Nouveau Testament était survenu environ vingt-cinq ans avant les écrits de Jean. Cet événement fut la destruction de Jérusalem, en l'an 70 de notre ère, par les troupes romaines conduites par Titus. L'Église de Dieu de Jérusalem, sous la direction du successeur de Jacques, Siméon (premier cousin de Jacques et du Christ), fuit Jérusalem peu avant l'an 70 et se rendit à Pella, une lointaine communauté du désert. Après la conquête de Massada par les Romains, en l'an 73 de notre ère, Siméon ramena l'Église exilée à Jérusalem. Mais, de même que la guerre avait fait du magnifique Temple un amas de décombres, elle avait aussi détruit la presque totalité du prestige, du statut et de l'opulence de Jérusalem. Après son rétablissement à Jérusalem, l'Église dépérit dans la pauvreté et dans un isolement relatif. Jamais plus elle ne retrouva son autorité incontestée pour influencer et conduire le mouvement chrétien. Siméon vécut jusqu'à l'âge de cent vingt ans avant d'être martyrisé sous l'empereur Trajan, vers l'an 107 de notre ère. Après la mort de Siméon, l'Église de Dieu de Jérusalem connut une grande instabilité, ayant

treize dirigeants au cours des vingt-huit années suivantes.

Plusieurs hérésies, promulguées antérieurement, resurgissaient et se manifestaient ouvertement.

De plus, beaucoup dans l'Église étaient découragés et confus. Les événements ne s'étaient pas déroulés comme on l'avait prévu. L'Église devenait de plus en plus un mélange de convertis gentils et de membres de la seconde, voire de la troisième génération.

Durant la dernière partie du premier siècle et le début du deuxième, le monde romain devint de plus en plus hostile envers les juifs. Des lois extrêmement oppressives et de lourds impôts leur furent directement imposés comme châtement par l'Empire romain. Entre la première (66-73 de notre ère) et la deuxième (132-135 de notre ère) des révoltes juives, plusieurs pogroms antisémites violents eurent lieu dans des endroits comme Alexandrie et Antioche. Pour riposter, les juifs se révoltèrent en Mésopotamie, en Palestine et en Égypte.

Les chrétiens durent souvent souffrir d'être les victimes de ces déchaînements parce que les autorités les percevaient comme une secte juive. Cependant, les juifs «combattants de la liberté» les considéraient comme des traîtres envers le judaïsme et les aspirations politiques juives parce qu'ils ne se ralliaient pas aux côtés d'«Israël» pour combattre. Durant cette époque-là, des centaines de milliers de membres de la synagogue et de l'Église – ceux qui observaient le sabbat et qui étudiaient les Saintes Écritures – périrent aux mains des Romains ou de la foule.

Au cours de cette époque dangereuse, l'Église romaine, dirigée par son évêque Sixte (environ 116-126 de notre ère), commença à officier le jour du dimanche et cessa d'observer la Pâque annuelle, la remplaçant par le dimanche de Pâques et «l'Eucharistie». C'est là le témoignage clair préservé par Eusèbe de Césarée, un érudit de la fin du IIIe et du début du IVe siècle de notre ère, qui devint connu comme «le père de l'histoire de l'Église». Eusèbe tira son information d'une lettre qu'Irénée, évêque de Lyon (environ 130-202 de notre ère), envoya à Victor de Rome. Dans son livre *From Sabbath to Sunday*, le Dr Samuele Bacciocchi déclare que la majorité des érudits reconnaissent que Rome est effectivement à l'origine du dimanche que certains qualifient même, et à juste titre, de Pâques romaines. Évidemment, ce que ne réalisent généralement pas ceux qui parlent les langues non latines, c'est que les Romains n'utilisaient pas le terme «les Pâques» pour leur nouvelle célébration; ils continuèrent à la désigner par le mot latin *paschalis*, signifiant «la Pâque».

Cet abandon officiel de la loi de Dieu était la progression du «mystère de l'iniquité», qui confondait la grâce avec la dissolution, enseignant que l'observance de la loi n'était pas nécessaire.

Lorsqu'une pratique n'est pas jugée nécessaire, ce n'est alors qu'une question de temps avant que l'usage ne dicte sa modification ou son abolition. Alors que s'intensifiait le conflit entre le judaïsme et l'Empire, beaucoup de «chrétiens» de Rome, sous la conduite de l'évêque Sixte, s'arrangèrent pour éviter tout risque d'être perçus comme juifs et persécutés avec eux.

En l'an 135, à la fin de la deuxième révolte juive, l'empereur romain Hadrien (Publius

Aelius Hadrianus) prit des mesures drastiques contre les juifs. Il rebaptisa modestement Jérusalem d'après son propre nom et celui du «dieu» Jupiter Capitolinus – Aelia Capitolina – et imposa la peine de mort à quiconque appelé «juif» oserait entrer dans la ville.

À ce moment- là, Marcus, un Latin, devint évêque de Jérusalem. Edward Gibbon confirme cela au quinzième chapitre de son célèbre ouvrage Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain. «À sa persuasion, la plus grande partie de la secte abandonna la loi de Moïse, qu'elle avait suivie constamment pendant plus d'un siècle. En sacrifiant ainsi leurs coutumes et leurs préjugés, les nazaréens obtinrent l'entrée libre de la colonie d'Adrien et cimentèrent plus fermement leur union avec l'Église catholique.»

Qu'en était-il de ceux qui continuaient à voir la loi divine comme un lien pour les chrétiens?

Gibbon écrit: «On accusa de schisme et d'hérésie les restes obscurs des nazaréens qui avaient refusé d'accompagner leur évêque latin. [...] Peu d'années après le retour de l'Église de Jérusalem, il s'éleva une question qui devint un sujet de doute et de controverse: il s'agissait de décider si un homme qui reconnaissait sincèrement Jésus pour le Messie, mais qui persistait toujours à observer la loi de Moïse, pouvait espérer être sauvé.»

Bientôt, les prétendus chrétiens, après avoir cessé d'observer le sabbat, en arrivèrent au point «que non seulement ils privaient leurs frères judaïsants de l'espoir du salut, mais encore que, dans les devoirs ordinaires de l'amitié, de l'hospitalité et de la vie civile, ils refusaient d'avoir avec eux aucune communication» (pp. 333-334).

Incroyable! Cela se produisit alors que, quelques années auparavant, tous observaient les fêtes de Dieu. Toutefois, après que Marcus eut instauré de «nouvelles vérités», la plupart des gens critiquèrent ceux qui étaient restés fidèles auparavant, les considérant comme une source de division et ne voulant plus avoir de relation avec eux.

Une théologie de «nouvelles vérités» ?

Les écrits qui ont été préservés à partir du IIe siècle exposent une théologie complètement différente des écrits de l'apôtre Jean, lesquels ne dataient que de dix ou vingt ans. Le Dr Bacchiocchi affirme qu'Ignace, Barnabé et Justin, dont les écrits constituent une source principale d'information pour la première moitié du IIe siècle, furent témoins et participèrent à l'amplification du schisme qui amena la plupart des chrétiens à abandonner le sabbat et à adopter le dimanche comme nouveau jour de culte. Ignace d'Antioche écrivit, vers l'an 110 de notre ère: «Il est monstrueux de parler de Jésus- Christ tout en pratiquant le judaïsme» (Magnésiens, p. 10). Il parla aussi de la «désormais non observance du sabbat». Pourtant, l'apôtre Jean, qui écrivit son Évangile à peine quinze ans plus tôt, souligne que Jésus observa les mêmes fêtes qu'observait la communauté juive (Jean 7:2; 11:55).

Barnabé d'Alexandrie, à ne pas confondre avec l'apôtre Barnabé, dans son épître écrite vers l'an 130 de notre ère, prétend que l'Ancien Testament est une allégorie et ne doit pas être pris au sens littéral. Il considère la loi qui interdit de manger des viandes impures comme une allégorie du type de gens que les chrétiens devraient éviter (Épître de Barnabé, ch. 10). Il cherche aussi à faire du sabbat une allégorie. Il déclare: «Nous

observons le huitième jour [Huitième jour: sous-entendu, le jour qui suit le repos du sabbat fixé par Genèse 2:1-3, Exode 20:8-11, Actes 17:1-2, Actes 18:4, 1 Jean 5:1 -3.

Parce qu'il veut faire croire que le Christ est ressuscité le lendemain du sabbat, ce qui est contredit par les Écritures, Barnabé d'Alexandrie fait du dimanche le huitième jour de la semaine pour appuyer sa fausse affirmation. Si vous voulez recevoir notre étude sur la crucifixion et la résurrection du Christ, il vous suffit de nous écrire et nous vous les enverrons gratuitement] pour nous réjouir, jour aussi où Jésus fut ressuscité des morts» (Épître de Barnabé, ch. 15).

Justin le Martyr (vers 95-167 de notre ère) et Irénée (vers 130-202 de notre ère), deux éminents théologiens du IIe siècle, qui jouèrent un rôle transitoire important dans l'abandon de la théologie biblique au profit de la théologie catholique romaine, avaient été tous les deux baptisés dans des Églises administrées par le fidèle Polycarpe. Ce dernier (vers 69-155 de notre ère), qui avait été un disciple personnel de l'apôtre Jean, fut l'un des rares dirigeants de l'Église de son époque à s'accrocher à la vérité. Justin et Irénée, tout en gardant certaines vérités apprises de Polycarpe, cherchèrent aussi à s'accommoder à la nouvelle orientation de la théologie romaine, au nom de «l'unité de l'Église».

Irénée, bien qu'il abandonnât la plupart des enseignements de Polycarpe, ressentit toute sa vie une admiration pour lui, l'estimant comme un homme de Dieu.

Justin était un Grec de Samarie, qui devint platonicien et qui, par la suite, sous l'influence de Polycarpe et de ses disciples, fut baptisé chrétien à Éphèse, vers l'an 130 de notre ère. Il vint à Rome vers l'an 151, y fonda une école et fut martyrisé en l'an 167. Après son arrivée à Rome, Justin chercha à simplifier la question de la loi. Henry Chadwick écrit: «Justin croyait qu'un chrétien juif était tout à fait libre d'observer la loi mosaïque, sans pour autant compromettre sa foi chrétienne, et même qu'un chrétien 'gentil' pouvait pratiquer les coutumes juives, s'il avait été influencé par un chrétien juif; il fallait seulement que de telles pratiques soient considérées comme une question d'indifférence et de conscience personnelle. Mais Justin a dû admettre que d'autres chrétiens gentils ne voyaient pas ce point de vue d'un oeil aussi libéral et croyaient que ceux qui observaient la loi mosaïque ne seraient pas sauvés» (The Early Church, pp. 22- 23).

Irénée grandit en Asie Mineure et, adolescent, il entendit Polycarpe prêcher. Il vint à Rome alors qu'il était jeune et, plus tard, vers l'an 179, il devint évêque de Lyon, en France. Irénée est considéré comme le premier grand théologien catholique et il semble avoir fait beaucoup pour promouvoir la paix et l'esprit de conciliation. Cependant, son désir de paix fut si grand qu'il consentit à faire des compromis avec la vérité afin de maintenir l'unité de l'Église. Sous la conduite de Polycarpe, les Églises d'Asie Mineure observèrent les sabbats et les jours saints. Mais, lorsque Irénée vint à Rome, il s'adapta volontiers aux pratiques romaines de l'observance du dimanche et de la fête des Pâques. À Lyon, certains célébraient la Pâque le 14 Abib, tandis que d'autres observaient la fête des Pâques. Quant à Irénée, tout en observant la fête des Pâques, il fit preuve de tolérance à l'égard de ceux qui continuaient à observer la Pâque.

Examinons plus attentivement le changement théologique qui eut lieu dans l'Église du IIe siècle. «Justin le Martyr occupe une place importante dans l'histoire de la pensée chrétienne du IIe siècle [...] Jus tin modela aussi la pensée d'Irénée, évêque de Lyon»

(Chadwick, p. 79). Bien que Justin devînt à Éphèse un chrétien pratiquant, il ne «comprit pas que cela signifiait délaisser ses recherches philosophiques et renoncer à tout ce qu'il avait appris du platonisme» (p. 75). Il croyait que le dieu de Platon était aussi le Dieu de la Bible. «Justin ne fait aucune revendication ferme et exclusive quant à la révélation divine aux Hébreux, telle que l'abolition de la validité des autres sources d'inspiration. Abraham et Socrate étaient des chrétiens, avant le Christ» (p. 76). Cette approche fut la base pour réformer la théologie chrétienne en vue d'adopter une bonne partie de la pensée philosophique grecque au sujet de la nature de Dieu.

En dépit de tout cela, Justin reconnaissait l'autorité du livre de l'Apocalypse et croyait que le «Christ reviendrait dans la Jérusalem rebâtie, pour régner avec Ses saints pendant mille ans» (p. 78).

Irénée, grandement influencé par Justin et malgré son adhésion aux coutumes romaines, préserva aussi des parcelles de vérité. Il croyait, avec raison, que «le but de notre existence, c'est de former notre caractère par la maîtrise des difficultés et des tentations » (p. 81). Il adhéra à l'espérance d'un millénium mondial, pendant lequel le Christ allait régner sur la terre, et il prêcha contre l'interprétation de l'espérance du Millénium comme étant symbolique du ciel, bien qu'il modérât son insistance sur ce point dans ses travaux ultérieurs.

La vérité délaissée au profit de l'unité et de la tradition

Deux erreurs fondamentales séparaient les soi-disant chrétiens de ceux qui représentaient réellement le prolongement de l'Église bâtie par Jésus. Ces erreurs reposaient, d'une part, sur le fait de savoir si, oui ou non, la loi divine était toujours obligatoire pour les chrétiens et, d'autre part, sur la question de l'identité et de la nature de Dieu. Les erreurs sur ces deux points amenèrent une divergence de plus en plus grande entre la prétendue Église chrétienne et la véritable Église de Dieu.

L'importance de la loi fut le point culminant du conflit, approximativement de l'an 50 jusqu'à l'an 200 de notre ère. Il ne fut finalement résolu que lorsque l'État romain s'y impliqua, lors des conciles de Nicée (en l'an 325) et de Laodicée (en l'an 363). La nature du conflit se retrouva dans la confrontation entre Polycrate, d'Asie Mineure, et Victor, évêque de Rome, vers l'an 190. Polycrate était le successeur de Polycarpe, qui était lui-même un disciple de l'apôtre Jean. Irénée mentionne que Polycarpe s'était rendu à Rome au milieu du IIe siècle, afin de tenter de persuader Anicet, évêque de Rome, de la date exacte de la Pâque. Anicet prétendit avoir été lié par la tradition de ses prédécesseurs, à partir de l'évêque Sixte, alors que Polycarpe déclara: «Il l'a toujours observée [la Pâque] avec Jean, le disciple de notre Seigneur, et le reste des apôtres avec lesquels il s'associa...»

(Eusèbe, Hist. ecclés., V, 25).

Environ cinquante ans après le voyage de Polycarpe, Victor de Rome chercha à intimider les Églises d'Asie Mineure en se conformant à la pratique de célébrer les Pâques. Polycarpe écrivit à Victor:

«Nous observons donc le vrai jour [de la Pâque], sans rien y ajouter ni rien en retrancher. Car en Asie, de grandes lumières se sont endormies, lesquelles s'élèveront à nouveau le jour où notre Seigneur apparaîtra, jour où Il viendra avec la puissance des cieux et

ressuscitera tous les saints;

Philippe, un des douze apôtres, qui dort à Hiérapolis, [...] Jean, qui se reposa sur la poitrine du Seigneur, [...] Polycarpe de Smyrne, [...] Tous ceux-là ont observé la Pâque le quatorzième jour, selon l'Évangile, ne déviant aucunement, mais suivant la règle de la foi [...] et ma famille a toujours observé le jour où les gens se débarrassaient du levain [le 14 Nisan]. Frères, étant donc dans le Seigneur depuis soixante-cinq ans, ayant discuté avec les frères à travers le monde et ayant étudié toutes les Écritures sacrées, je ne suis aucunement alarmé de ces choses contre lesquelles on me menace pour m'intimider. Car ceux qui sont plus grands que moi ont dit: On doit obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes» (Eusèbe, V, 25).

Étant donné que diverses controverses faisaient rage au cours du IIe siècle, une nouvelle approche du gouvernement de l'Église allait avoir des répercussions colossales. Cette approche mettait l'accent sur ce qu'on appelait la succession apostolique. Au premier siècle, Paul avait loué les Béréens pour avoir «vérifié ses paroles» en examinant chaque jour les Écritures pour voir s'il leur enseignait la vérité (Actes 17:11). Il exhorta les Thessaloniciens: «Examinez toutes choses; retenez ce qui est bon» (1 Thessaloniciens 5:21). On voit que tout au long du premier siècle, on faisait constamment appel aux Écritures.

Mais, à partir des écrits de Clément, évêque de Rome, on découvre un discours nouveau. Vers l'an 100 de notre ère, Clément écrivit une lettre à l'Église de Corinthe, probablement aussitôt après la mort de Jean. Les rédacteurs de *Masterpieces of Christian Literature* résument ainsi l'idée principale de Clément: «La voie de la paix et de l'harmonie vient de l'obéissance aux autorités établies, les anciens. Le Christ dirige l'Église par l'entremise des apôtres, des évêques choisis par eux et des successeurs approuvés par les évêques.»

Plus tard, il semble qu'Irénée soutint le même point de vue: «L'unité et la paix dans l'Église, ainsi que la validité de celle-ci, sont acquises par un attachement fidèle à l'évêque» (*Masterpieces*).

Au milieu du siècle suivant, ces allégations avaient pris une telle ampleur que Cyprien, d'Afrique du Nord, déclara: «Le centre de l'unité, c'est l'évêque. L'abandonner, c'est abandonner l'Église; et on ne peut avoir Dieu comme Père, si on n'a pas l'Église comme mère» (Chadwick, p. 119).

Ces allégations furent faites afin de retenir les frères dans une organisation qui évoluait rapidement pour devenir ce que nous connaissons aujourd'hui comme l'Église catholique romaine. Comme ces propos sont différents de ceux de Paul et des autres dirigeants du Nouveau Testament qui, pour authentifier les véritables serviteurs de Dieu, se basaient sur les Écritures et les «fruits» de leurs ministres (cf. 1 Corinthiens 11:1; Actes 17:2)! Ne pouvant plus se référer clairement aux Écritures, les dirigeants des Églises des IIe et IIIe siècles fondèrent de plus en plus leurs revendications sur la loyauté des frères, sous prétexte qu'ils avaient dûment été ordonnés en tant que successeurs des apôtres et des évêques qui leur succédèrent. Alors qu'ils abandonnaient de plus en plus ce qu'ils avaient appris des apôtres, ces séducteurs cherchèrent à retenir les frères ensemble par des appels à l'unité et à la mémoire des apôtres.

Dans le chapitre suivant, nous examinerons comment la Trinité, l'immortalité de l'âme et

l'utilisation d'images dans le culte se sont infiltrées dans la prétendue Église chrétienne. Nous verrons aussi ce qui arrivait à ceux qui refusaient de suivre la voie de Rome.

CHAPITRE 2

Une transition tragique

Comment tant de gens se sont-ils écartés si loin, si rapidement? C'est la question qui nous traverse l'esprit quand on examine l'histoire de l'Église primitive. Au moment de la mort de l'apôtre Jean, à l'aube du IIe siècle de notre ère, le mouvement chrétien, bien que manifestement assailli par plusieurs problèmes et par de faux enseignants, affichait au moins une similitude reconnaissable avec l'Église de Dieu du livre des Actes. Mais dès le début du IIIe siècle, la plupart de ces mêmes congrégations, tout en affirmant être toujours «l'Église de Dieu»,

ressemblaient, quant aux doctrines, davantage à l'Église catholique de l'époque médiévale qu'à l'Église de Dieu du temps des apôtres Pierre, Jacques, Paul et Jean. Au cours du IIe siècle, des changements successifs apparurent à la fois dans les doctrines et les pratiques de la plupart des congrégations. Le terrain pour l'arrivée de ces changements avait été préparé par certaines de ces idées mêmes qui avaient commencé à se répandre quelques années seulement après la résurrection et l'ascension du Christ!

Un sentiment antisémite

Un fort sentiment antisémite s'empara du monde grec durant la fin du premier et le début du deuxième siècle de notre ère. Les révoltes juives en Palestine furent un facteur certain de ce sentiment. De plus, les empereurs romains durent trouver des boucs émissaires sur qui faire porter le blâme de l'aggravation des problèmes économiques et politiques de l'Empire. On a déjà noté le fait qu'une confusion croissante, au sujet de la loi et de la grâce, avait été engendrée au sein de l'Église depuis le milieu du premier siècle. Même avant la mort de l'apôtre Jean, certains «dirigeants» niaient la nécessité pour les chrétiens de garder les commandements. Pour eux, avoir un service religieux lors du sabbat était perçu simplement comme une coutume venant des origines juives de l'Église chrétienne. Le Dr Samuele Bacchiocchi décrit le rôle que les événements politiques contemporains ont joué dans la formulation des enseignements de trois «pères de l'Église» du IIe siècle mentionnés au chapitre précédent. Il déclare:

«Cette brève analyse des textes d'Ignace, Barnabé et Justin a confirmé la présence dans leurs communautés respectives (Antioche, Alexandrie et Rome) d'un vif sentiment antisémite renforcé par des tensions sociales et des convictions théologiques, cet ensemble créant la nécessité d'un démarquage par rapport au judaïsme.

«Ignace d'Antioche condamne le judaïsme de certains chrétiens, et particulièrement leur observance du sabbat à la manière des Juifs. Il exhorte les chrétiens à vivre “selon le Seigneur”. Cette condamnation montre que la séparation avec le judaïsme devenait urgente. Contexte qui encouragea certainement l'adoption du culte dominical pour renforcer la distinction entre juifs et chrétiens.

«À Alexandrie, Barnabé s'efforce de neutraliser l'influence des coutumes juives: par sa méthode allégorique, il rejette radicalement la valeur historique des pratiques et croyances juives et nie purement et simplement que la pratique littérale du sabbat ait

jamais fait l'objet d'un commandement de Dieu. Il vide le sabbat de sa signification et de sa valeur contraignante pour présenter le huitième jour comme son remplaçant légitime. «Finalement, le témoignage de Justin de Rome confirme notre enquête: il existe dans la capitale un puissant sentiment antisémite. C'est apparemment ce qui influence Justin quand il réduit le sabbat à n'être que "le signe même de la réprobation du peuple juif". L'adoption d'un nouveau jour de culte semble avoir été motivée par la nécessité de marquer une distance visible avec les juifs. N'est-il pas vrai, aujourd'hui, que le jour différent adopté par chaque religion pour son culte rend plus visible la différence entre musulmans, juifs et chrétiens? [...] Les causes premières qui ont contribué au remplacement du sabbat par le dimanche sont en grande partie d'ordre social et politique. La tension sociale entre juifs et chrétiens, comme la politique antisémite de l'Empire, influencera fortement les chrétiens dans leur jugement négatif sur les institutions significatives de l'Ancien Testament» (From Sabbath to Sunday, The Pontifical Gregorian University Press, Rome, 1977. La traduction est la nôtre).

Un autre évangile

Tout au long de Son ministère, Jésus-Christ annonça le message de l'établissement prochain du gouvernement de Dieu sur cette terre. «Jésus alla dans la Galilée, prêchant l'Évangile de Dieu» (Marc 1:14). Ce message incluait le repentir et la foi: «Repentez-vous, et croyez à la bonne nouvelle» (Marc 1:15). L'Évangile de Jésus insistait sur le fait que notre foi est rendue parfaite par notre persévérance dans la justice: «Mais celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé» (Matthieu 24:13).

Si nous nous repentons vraiment de nos péchés, si nous croyons à l'Évangile et restons fidèles jusqu'à la fin, nous hériterons du Royaume de Dieu en tant que fils de Dieu, nés de l'Esprit. «Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, avec tous les anges, il s'assiéra sur le trône de sa gloire. [...]

Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite: Venez, vous qui êtes bénis de mon Père; prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la fondation du monde» (Matthieu 25:31, 34). Le Christ enseigna aussi que, «si un homme ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit» (Jean 3:5 -6; voir l'enseignement de Paul dans 1 Corinthiens 15:44, 50, 54).

Le Christ consacra Son ministère à prêcher la «Bonne Nouvelle» du gouvernement divin imminent qui allait remplacer les gouvernements humains oppresseurs, fort connus de Ses auditeurs.

Les disciples Lui demandèrent des signes annonciateurs de l'imminence de ces choses (Matthieu 24:3). La dernière question qu'ils Lui posèrent, alors qu'Il s'apprêtait à monter au ciel, concernait le fait de savoir si le Royaume allait être établi à leur époque (Actes 1:16). Au terme du ministère de Paul, dont nous possédons certains documents, nous le voyons «prêchant [toujours] le royaume de Dieu et enseignant ce qui concerne le Seigneur Jésus -Christ, en toute liberté et sans obstacle» (Actes 28:31)!

Même dans le dernier livre inspiré du canon du Nouveau Testament, Jésus-Christ donna à l'apôtre Jean des visions sur l'établissement réel du Royaume de Dieu sur cette terre (Apocalypse 19:11-21; 20:4-6; 21).

Malgré cette révélation claire, nous lisons dans 2 Corinthiens 11:3-5 que, moins de vingt-cinq ans après la fondation de l'Église du Nouveau Testament, de faux ministres s'y introduisirent et y prêchèrent «un autre évangile». Dès le IIe siècle, l'Évangile que Jésus avait Lui-même prêché était qualifié d'«opinion douteuse» par les dirigeants de l'Église chrétienne «orthodoxe» croissante et, au IIIe siècle, il était perçu comme une grossière hérésie. Durant les IIe et IIIe siècles, «l'évangile» qui était prêché était presque exclusivement axé sur la personne de Jésus. Aussi, à cette époque - là, les concepts païens sur l'immortalité de l'âme et sur le ciel et l'enfer devinrent de plus en plus populaires.

La compréhension correcte du Royaume de Dieu fut maintenue jusqu'au IIe siècle, même par des hommes tels que Justin le Martyr et Irénée. Évidemment, sur d'autres sujets, ils se trompaient sérieusement, comme pour les enseignements concernant la loi divine. À propos de cette période, Edward Gibbon écrit:

«Depuis saint Justin martyr et saint Irénée, qui avait conversé familièrement avec les disciples immédiats des apôtres, [...] tous les pères de l'Église ont eu soin d'annoncer ce millénaire. [...] Mais lorsque l'édifice de l'Église eut été presque entièrement achevé, on mit de côté les instruments qui avaient servi à sa construction. La doctrine du règne de Jésus-Christ sur la terre, traitée d'abord d'allégorie profonde, parut par degrés incertaine et inutile, elle fut enfin rejetée comme l'invention absurde de l'hérésie et du fanatisme» (Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain, vol. 1, ch. 15, p. 344).

Une bonne partie de cette progression provenait de l'influence des doctrines d'Origène. Ce dernier était, comme nous allons le voir, un des individus les moins sains d'esprit parmi ceux qui ont jamais été acceptés en tant que théologiens catholiques. Il joua un rôle essentiel dans la formation des enseignements catholiques sur la Trinité, l'immortalité de l'âme et le Royaume de Dieu.

L'abandon progressif de la compréhension fondamentale de la vraie nature de l'Évangile et du Royaume de Dieu eut plusieurs conséquences désastreuses. Une d'entre elles fut la participation des membres de l'Église aux affaires politiques et militaires. Les historiens sont presque unanimes à reconnaître que les premiers chrétiens évitaient ce genre de choses: «Mais, tout en inculquant les préceptes d'une obéissance passive, ils refusèrent toute participation active dans l'administration civile et la défense militaire de l'Empire» (Gibbon, *The Triumph of Christendom in the Roman Empire*, p. 41). À la fin du IIIe siècle, cependant, il y avait des légions «chrétiennes» au sein de l'armée romaine.

On affirma aux prétendus chrétiens que le militarisme était acceptable.

L'âme immortelle

La doctrine de l'immortalité de l'âme, presque universelle dans le paganisme, n'est enseignée ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament. Notez, à cet effet, la déclaration du *Interpreter's Dictionary of the Bible*:

«Dans la version King James de l'Ancien Testament [l'indication est partiellement abolie dans les traductions modernes], le mot «âme» représente presque exclusivement le mot hébreu *nephesh*. Le mot «âme» dans notre langue [...] entraîne souvent des sous-

entendus, venant principalement de la philosophie grecque [le platonisme], ainsi que de l'orphisme et du gnosticisme, qui sont absents dans le mot nephesh. Dans l'Ancien Testament, il ne signifie jamais l'âme immortelle, mais essentiellement le principe de vie, ou l'être vivant [...] dans le Nouveau Testament, le mot psyche correspond au mot nephesh de l'Ancien Testament» (vol. 4, p. 428).

Comment le concept d'une âme immortelle s'est-il introduit dans le christianisme? Dès l'an 200 av. J.-C., certaines sectes juives commençaient à accepter cette idée à cause de l'influence grecque et cherchaient à l'amalgamer à l'enseignement biblique au sujet de la résurrection. Cela est rendu manifeste par des écrits apocryphes intertestamentaires tels que le livre des Jubilés et le quatrième livre des Maccabées, de même que par Philon et Josèphe. Les gnostiques, en mettant l'accent sur le dualisme païen, insistèrent sur l'immortalité de l'âme au lieu de la résurrection du corps. La International Standard Bible Encyclopedia déclare: «Il y a une différence entre la croyance platonicienne de l'immortalité de l'âme et l'enseignement biblique concernant la résurrection des morts» (vol. 2, p. 840, voir aussi le onzième chapitre de l'épître de Paul aux Hébreux, les versets 19 et 35).

Les écrivains de la fin du IIe et du début du IIIe siècle, comme Tertullien et Origène, jouèrent un rôle important dans l'élaboration de la future doctrine catholique concernant le ciel, l'enfer et l'immortalité de l'âme. La ISB Encyclopedia déclare: «Les premiers chrétiens étaient souvent influencés tant par la pensée juive que grecque. Par exemple, plusieurs furent influencés par les enseignements de Pythagore concernant la division de l'âme en plusieurs parties et sa transmigration (réincarnation)] Les philosophies platoniciennes et néo-platoniciennes [particulièrement Plotin] transparaissent dans la vision d'Origène sur l'âme [...] Tertullien suivit la pensée stoïcienne» (vol. 4, p. 588). The Encyclopédia of Religion souligne que plusieurs théologiens catholiques influents postérieurs «interprétèrent les concepts bibliques de l'âme selon la perspective platonicienne et la coutume habituelle d'Origène et de son école.»

La Trinité

Il n'y eut pas seulement une hérésie concernant la nature de Dieu, mais plusieurs, différentes et contradictoires. Il semble y avoir eu presque autant d'idées différentes qu'il y eut d'enseignants et d'écoles de philosophie. La pensée catholique populaire, de laquelle émane l'enseignement protestant orthodoxe sur le sujet, ne représente tout simplement que la forme d'hérésie qui l'emporta sur les autres. Puisque c'est cet enseignement qui, avec certaines modifications, a survécu jusqu'à notre époque, c'est celui que nous examinerons de plus près.

Le passé de l'orthodoxie du IIIe siècle sur le sujet de la Trinité ne se trouve pas dans les textes bibliques, mais dans les écrits philosophiques grecs. The Roman Catholic New Theological Dictionary fait plusieurs aveux sincères dans ce sens. Concernant l'enseignement biblique sur la nature du Saint-Esprit, dans leur article «Trinity», les rédacteurs reconnaissent ce qui suit: «Comme tel, l'Esprit ne fait jamais l'objet explicite d'adoration dans le Nouveau Testament, pas plus qu'il n'est représenté dans les déclarations qui s'y trouvent comme ayant avec le Père et le Fils une action réciproque, d'une façon interpersonnelle.»

Plus loin, dans le même article, des érudits catholiques modernes, discutant de l'antécédent des enseignements orthodoxes sur la Trinité, avouent l'influence païenne dans leur théologie:

«Les chrétiens [...] familiers avec la philosophie dominante du platonisme moyen d'alors se saisirent de l'occasion pour proclamer et élucider le message chrétien sous une forme de pensée qui était significative pour les classes éduquées de la vaste société hellénique. Ce mouvement, que la théologie catholique a généralement évalué positivement, aura un impact énorme sur l'évolution de la théologie chrétienne [...] Confiant que le Dieu qu'ils [les philosophes grecs païens] prêchaient était le Père de Jésus-Christ et que le salut qu'ils proclamaient était celui de Jésus, les apologistes adoptèrent une bonne partie de la vision hellénique mondiale... [Tertullien fit] la première utilisation connue du terme "Trinité".

«Origène s'approprié la philosophie du platonisme moyen d'une façon plus systématique que ne le firent Tertullien et les apologistes. En fait, son concept d'une postérité éternelle était une application de la doctrine platonicienne moyenne, selon laquelle tout l'univers des êtres spirituels serait éternel. Le Fils dérive [ou émane] éternellement de l'être même du Père; Il est ainsi l'essence du Père, mais deuxième après Lui [...] Origène, comme Tertullien, inventa un terme générique pour les trois personnes de la triade divine. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont trois hypostases [...] La principale collaboration d'Origène, dans la formulation de la doctrine trinitaire, est la notion d'une génération éternelle. Son terme générique pour les trois hypostases sera adopté et amélioré au IV^e siècle» (p. 1054).

Quand on regarde l'évolution de la théologie «chrétienne» de la fin du II^e et du début du III^e siècle, les noms de Tertullien et d'Origène refont constamment surface. Tertullien (vers 150-225 de notre ère), appelé le père de la théologie latine, fut «un des écrivains les plus puissants de l'époque et presque aussi influent qu'Augustin dans l'évolution de la théologie en Occident» (Eerdman, Handbook to the History of Christianity, p. 77).

Tertullien vécut à Carthage et fut l'un des premiers à enseigner un enfer brûlant après la mort. À la fin de sa vie, il rompit avec Rome et devint un «montaniste». Cela signifie qu'il accepta les affirmations de deux femmes possédées de démons, que plusieurs considéraient comme prophétesses.

Elles tombaient dans des extases frénétiques et «parlaient en langues», prétendaient être le «Paraclet» (un terme utilisé pour le Saint-Esprit dans l'Évangile selon Jean) et enseignaient un message appelé la «nouvelle prophétie.»

Origène (vers 185-254 de notre ère) «fut le plus grand érudit et l'auteur le plus prolifique de l'Église primitive» (Eerdman, p. 104). Vers l'an 203, Origène succéda à Clément d'Alexandrie pour diriger une école célèbre qui affirmait préparer les chrétiens pour le baptême et qui offrait aux gens en général des cours de philosophie et de science naturelle. Malgré toute sa notoriété de grand érudit et d'enseignant en théologie, jusqu'où allait la compréhension d'Origène? Selon Eusèbe de Césarée, historien ecclésiastique du IV^e siècle, peu après avoir pris la charge de l'école d'Alexandrie, Origène s'émascula lui-même! Ce geste était fondé sur sa compréhension (ou plutôt sur sa mauvaise compréhension) des paroles du Christ contenues dans Matthieu 5:29-30. Cette absence totale d'un sain discernement sur la signification et l'intention véritables des Écritures est fortement manifestée dans une bonne partie de son ouvrage théologique. «Origène introduisit la possibilité d'un enfer curatif [le purgatoire]» (International Bible Encyclopedia, art. "Hell"). Il joua également un rôle important dans ce qui devint plus tard le culte catholique de Marie, en présentant d'abord l'idée que Marie était restée

vierge après la naissance de Jésus.

Les artifices religieux dans le culte

Un des changements les plus drastiques survenus dans l'Église depuis le premier siècle fut l'introduction d'artifices religieux dans le culte. Cette innovation relevait si manifestement de l'idolâtrie prohibée par le deuxième commandement qu'elle prit du temps avant de devenir populaire.

«Tertullien et Clément d'Alexandrie voyaient cette interdiction comme une obligation et un lien pour les chrétiens. Les images et les statues de culte appartenaient au monde démoniaque du paganisme. En fait, les seuls chrétiens connus du IIe siècle à avoir eu des images du Christ furent les gnostiques radicaux [...] Néanmoins, avant même la fin du IIe siècle, les chrétiens exprimaient librement leur foi dans des termes artistiques» (Henry Chadwick, *The Pelican History of the Church*).

Le plus ancien exemple d'une Église qui arbora des images sur ses murs fut un édifice du IIIe siècle, situé à Dura, sur l'Euphrate. Même là, il ne s'agissait, de prime abord, que de scènes de l'Ancien Testament.

«Avec la conversion de Constantin, l'Église n'avait plus à être réticente dans l'expression de sa foi. Les Églises devinrent des bâtiments publics. Les symboles du christianisme et les thèmes de l'évangile fournirent du matériel riche pour l'expression artistique: l'architecture, les sculptures, les décorations mosaïques, les peintures...» (p. 280).
Même aussi loin qu'à l'époque de l'empereur Constantin, bon nombre de dirigeants de la présumée Église chrétienne étaient toujours scandalisés à l'idée de posséder des effigies ou des images du Christ.

«Vers l'an 327 [de notre ère], le savant historien Eusèbe de Césarée reçut une lettre de la sœur de l'empereur, Constantia, lui demandant une image du Christ [...] Eusèbe lui répondit très sévèrement. Il savait fort bien qu'on pouvait se procurer des images du Christ et des apôtres; elles étaient vendues dans les bazars de la Palestine, et lui-même les y avait vues. Mais Eusèbe ignorait que les peintres et les marchands qui vendaient ces souvenirs aux pèlerins étaient des chrétiens [...] il prenait pour acquit que seuls des artistes païens pouvaient songer à faire de telles représentations» (p. 280-281).

Épiphane de Salamine, un chef de l'Église du IVe siècle, fut horrifié de découvrir, sous le porche d'une église en Palestine, un rideau qui portait une prétendue image du Christ. Non seulement il protesta avec véhémence auprès de l'évêque de Jérusalem, mais lui-même déchira le rideau et le détruisit. Toutefois, au moment de sa mort, en l'an 403, des images du Christ et des saints commencèrent à se répandre de plus en plus. Cela fut suivi par l'adoration de Marie qui, dès l'an 400, occupa une place sans cesse croissante dans les dévotions personnelles.

L'Église impériale

Après quasiment trois siècles de persécutions intermittentes de la part du gouvernement romain, un édit de tolérance fut promulgué à Milan, en l'an 313. Peu après, le christianisme, après avoir été tout simplement toléré par l'Empire romain, devint finalement la religion officielle de l'État. Cela représentait-il une réussite pour l'Église que Jésus-Christ avait bâtie? Le véritable christianisme biblique avait-il triomphé dans

l'Empire romain? Loin de là! Ce que nous avons vu, en fait, c'est une Église influencée par les préoccupations politiques des païens – qui s'attribua une terminologie chrétienne tout en retenant les traditions païennes – le tout renforcé par l'empereur romain Constantin. Cette Église- là était considérablement différente de l'Église judéo-chrétienne persécutée, établie par Jésus-Christ Lui-même au premier siècle.

Constantin reconnut l'importance du rôle que la religion pouvait jouer dans l'unification de son empire en donnant au peuple une identité commune. Motivé d'abord par de tels soucis politiques, Constantin contracta une alliance avec l'évêque de Rome et entama le processus de la création d'une «marque standardisée» de «christianisme» sur toute l'étendue de son empire. Il contribua à la convocation du concile de Nicée en l'an 325 et, en fait, le présida lui-même. N'oubliez pas que Constantin n'était pas encore baptisé! En réalité, il repoussa le baptême jusqu'à son lit de mort, à un moment où il était trop malade pour être immergé! Son exemple personnel d'être aspergé d'eau contribua largement à l'abandon de l'immersion en faveur de l'aspersion.

Le concile de Nicée chercha premièrement à résoudre deux points litigieux qui n'avaient jamais été pleinement résolus auparavant. Ils impliquaient des controverses concernant la nature de Dieu et la question sur les Pâques et la Pâque. Appuyés par les forces impériales, les points de vue de l'Église romaine l'emportèrent au concile. Toute opposition fut réprimée.

Constantin était aussi responsable d'avoir institué «le jour d'adoration du soleil» en tant que fête légale, jour où les tribunaux et la plupart des commerces devaient être fermés. Cet empereur romain avait déjà été un adepte du Sol Invictus («le soleil invincible») et, avec sa «conversion», plusieurs motifs pour adorer le soleil, tels que l'utilisation d'artifices comme la croix et l'auréole, se sont introduits dans le «christianisme». Aussi, à cette époque-là, commencèrent des conversions en masse. Pour renforcer cela, des fêtes populaires comme les Saturnales et les Luperciales furent converties en de nouvelles pratiques «chrétiennes», appelées désormais Noël et la Saint-Valentin.

Les chefs de l'Église à Rome affirmèrent qu'ils ne faisaient qu'élargir la voie, rendant le christianisme plus accessible à la masse et certainement moins «juif». L'antisémitisme fut une force motivatrice dans le christianisme romain.

Où était l'Église que Jésus avait bâtie ?

Qu'était-il arrivé à l'Église établie par la diffusion du Saint-Esprit de Dieu, le jour de la Pentecôte, en l'an 31 de notre ère? Où se trouvait l'Église qui avait suivi les enseignements et les coutumes de Jésus-Christ, le Tête vivante de l'Église? L'Église catholique du IVe siècle, dominante à travers l'Empire romain, représentait-elle une phase avancée de la croissance et de l'évolution de cette Église du premier siècle? Où se trouvaient les chrétiens vraiment convertis? Étaient-ils toujours assis dans les congrégations de l'Église de Rome et d'Alexandrie, se résignant à l'autorité de l'évêque de Rome et attendant que le Christ vînt arranger les choses? Acceptèrent-ils avec exaltation les allégations du concile de Nicée comme une nouvelle vérité? Où était le Christ et que faisait-Il pendant ce temps-là?

Dans les trois premiers chapitres du livre de l'Apocalypse se trouvent des messages que Jésus-Christ adressa aux sept Églises d'Asie Mineure. Au premier chapitre, l'apôtre Jean, dans une vision, voit le Christ glorifié au milieu des sept chandeliers d'or. Ces sept

chandeliers représentent l'Église de Dieu dans son ensemble, à travers les siècles (Apocalypse 1:12-20). Les sept villes d'Asie Mineure dont parle l'Apocalypse constituaient en réalité sept relais routiers successifs pour le service postal romain. Que signifient ces sept oracles?

Il y a manifestement une application historique aux messages adressés aux sept Églises existantes du premier siècle. Certains ont pensé que ces congrégations pouvaient servir d'exemples aux attitudes et aux problèmes qui auraient pu distinguer chaque chrétien à tout moment de l'Histoire.

Toutefois, lorsqu'on examine tout le contexte du livre de l'Apocalypse, on doit reconnaître que celui-ci est avant tout destiné à la prophétie. Apocalypse 1:1 indique que le but complet du livre est de montrer aux serviteurs de Dieu les choses qui vont bientôt arriver. On doit aussi reconnaître que certaines circonstances distinctes, présentes dans chacune des sept Églises, ne peuvent pas avoir été contemporaines. Par exemple, Smyrne, dans Apocalypse 2:10, ne pouvait pas avoir enduré de terribles persécutions romaines pendant «dix jours» (c'est-à-dire dix années; cf. Nombres 14:34; Ézéchiel 4:6), alors qu'à quelques kilomètres de là, dans la même province, Philadelphie avait la liberté de prêcher l'Évangile (Apocalypse 3:7-8). Notez aussi que Philadelphie doit être protégée de la grande Tribulation qui doit survenir juste avant le retour du Christ (Apocalypse 3:10; Matthieu 24:21-22). Ainsi, les sept Églises devraient être vues d'abord comme représentant toute l'histoire de l'Église de Dieu, durant ses sept ères successives. La première Église à laquelle le Christ s'adresse dans Apocalypse 2 est celle d'Éphèse.

Cette Église caractérise l'ère apostolique. Au verset 2, nous lisons que le grand test pour cette première ère consistait à faire la distinction entre les vrais apôtres du Christ et les menteurs (cf. 2 Corinthiens 11:3-15). Ce fut une ère où l'on travailla dur et longtemps pour accomplir l'Oeuvre de Dieu, en endurant beaucoup de difficultés et de persécutions. Les véritables chrétiens de l'ère d'Éphèse furent ceux qui haïrent et rejetèrent les pratiques des Nicolaïtes (les disciples de Simon le magicien).

Cependant, après la destruction du Temple à Jérusalem en l'an 70, le découragement et la léthargie spirituelle s'installèrent. Les frères s'attendaient à ce que le Christ revînt peu après l'encerclement de Jérusalem par les armées. Mais la majeure partie de la Judée et de la Galilée était désormais en ruine, occupée par les armées romaines. Les chrétiens juifs étaient considérés comme des traîtres par leurs compatriotes, et probablement comme des fauteurs de troubles par les autorités romaines. La vie était pénible et dangereuse.

Cette ère avait abandonné son premier amour, le zèle initial pour accomplir l'Oeuvre. Les membres commencèrent à perdre de vue ce qui leur avait procuré une identité et un but véritables.

Le message du Christ vivant pour cette ère était que, s'ils ne se repentaient pas et s'ils ne revenaient pas à leurs premières oeuvres pour proclamer l'Évangile avec zèle, le Christ allait leur retirer leur chandelier. Certains voient l'apostasie de l'écrasante majorité de l'Église de Jérusalem, en l'an 35 de notre ère (lorsque la seconde révolte juive contre Rome fut totalement étouffée) comme marquant la fin de l'ère d'Éphèse. Ceux qui restèrent fidèles durant ces derniers jours d'épreuves furent traités de «nazaréens» (Actes 24:5) et d'«ébionites» (les pauvres) par la plus grande Église. Comme c'est encore le cas aujourd'hui, il coexistait avec l'Église une variété de groupes

indépendants, avec un vaste choix d'idées mêlant la vérité et l'erreur. Ces groupes étaient parfois assimilés à l'Église avec les «nazaréens» ou les «ébionites» et considérés comme acolytes «hérétiques» par l'Église romaine.

L'Église de Smyrne est la deuxième des sept Églises de l'Apocalypse à laquelle le Christ S'adresse. L'apôtre Jean mourut à Éphèse à la fin du premier siècle. Le fidèle dirigeant suivant, en Asie Mineure, tel que noté au chapitre précédent, fut Polycarpe, évêque de Smyrne. Jeune homme, Polycarpe avait été un disciple personnel de Jean et avait, à plusieurs reprises, observé la Pâque avec lui. Il devint influent durant les vingt premières années du IIe siècle. Sous sa conduite, ce fut presque la seule ère jusqu'à la fin du IIe siècle où les Églises continuèrent à observer les Fêtes de l'Éternel.

Dans sa vieillesse, Polycarpe fit même un voyage à Rome pour tenter de convaincre Anicet, évêque de Rome, de l'erreur qu'il commettait en ne célébrant pas la Pâque selon la date biblique et en pratiquant à sa place l'observance annuelle du dimanche (de Pâques) et une célébration hebdomadaire de «l'Eucharistie».

Comme on l'a vu aussi, au cours des dernières décennies du IIe siècle, il s'éleva dans l'Église un nouveau chef fidèle appelé Polycrate, qui avait été personnellement formé par Polycarpe. Il fut le seul dirigeant chrétien important à être resté fidèle à l'exemple des apôtres de l'Église de Dieu de Jérusalem. Polycrate enseigna le véritable Évangile de l'établissement réel du Royaume de Dieu sur la terre, l'état d'inconscience des morts qui attendent la résurrection, l'importance d'obéir à la loi divine et l'observance des fêtes bibliques.

Vers la fin du IIe siècle, Victor, évêque de Rome, considéra Polycrate et ceux qui suivaient ses enseignements comme des hérétiques et les accusa d'être la source de divisions et de schisme dans l'Église. Malgré la pression croissante et l'antipathie des prétendus «frères chrétiens», et malgré la persécution et l'hostilité de la société païenne des alentours, Polycrate demeura fidèle. Après sa mort cependant, on n'a plus eu connaissance d'un autre dirigeant solide et influent parmi ces Églises fidèles d'Asie Mineure.

Selon l'idée populaire, les véritables chrétiens se firent damer le pion par l'Église romaine, plus populaire et plus conciliante. Leur nombre diminua et ils devinrent de plus en plus isolés. Méprisés et traités d'«ébionites» par l'Église populaire, les individus et les groupes de familles restés fidèles durent s'établir ailleurs, dans des régions plus lointaines de l'Asie Mineure.

Dès la fin du premier siècle, il y eut de véritables chrétiens qui se firent expulser des congrégations dirigées par des chefs apostats (3 Jean 9-10). Au IIe siècle, d'autres, comme ceux qui étaient restés fidèles et qui avaient refusé d'accepter les «nouvelles vérités» de l'évêque Marcus de Jérusalem, furent contraints de se retirer des congrégations dont ils étaient membres. Cela survint parce que des dirigeants perfides avaient conduit l'Église dans un égarement sans cesse croissant.

Le grand test de l'ère de Smyrne comportait deux domaines dont l'un était leur aptitude à faire la distinction entre la continuation de la véritable Église de Dieu et ce qui était, en réalité, l'émergence de la synagogue de Satan. L'autre résidait dans leur détermination à endurer la persécution jusqu'à la mort pour rester fidèles à Dieu (Apocalypse 2:9-10). Physiquement, les chrétiens de cette ère furent appauvris et persécutés. Ils furent rejetés

comme hérétiques par le mouvement «orthodoxe» qui croissait rapidement, traités d'apostats par les juifs de la synagogue, et la société romaine païenne environnante n'avait pour eux que mépris et méfiance. Selon Dieu cependant, ceux qui restèrent fidèles pendant cette période horrible furent jugés comme ayant une richesse spirituelle d'une grande valeur; ils recevront finalement la couronne de vie (Apocalypse 2:9- 10). Beaucoup de véritables chrétiens furent martyrisés durant ces années- là. En plus, à cause de leur refus d'adorer l'empereur romain, certains juifs et partisans de l'Église de Rome souffrirent aussi lors de ces persécutions.

Après que Constantin eut adopté et entamé l'adaptation systématique à la théologie romaine en l'an 325, le reste des membres de la véritable Église furent pour la plupart forcés de fuir au-delà des frontières de l'Empire romain, vers les montagnes d'Arménie et, plus tard, vers les régions des Balkans, en Europe. Ils étaient peu nombreux et n'avaient ni prestige ni richesses; en outre, ils étaient considérés comme ennemis de l'État par un Empire romain soi-disant «chrétien».

Aux yeux de Dieu cependant, ils étaient précieux. Il n'était pas dans Ses intentions que Sa véritable Église devienne une grande et puissante organisation qui «christianiserait» le monde.

L'Église de Dieu devait rester un petit troupeau (Luc 12:32). Sa continuité allait être assurée, non pas par une succession d'évêques orgueilleux et puissants, dans une ville particulière (cf. Hébreux 13:14), mais par une succession de gens convertis et fidèles qui, bien que dispersés et persécutés, allaient continuer à adorer le Père en esprit et en vérité (Jean 4:23-24).

Il y eut des époques où Dieu suscita des dirigeants fidèles pour redonner de la vitalité à Son peuple et pour accomplir une Oeuvre qui serait visible pour le monde, du moins dans des régions localisées.

Il y eut d'autres époques où l'Église de Dieu continua à exister dans une obscurité tellement dense qu'elle n'était visible qu'à Dieu. Néanmoins, elle ne cessa jamais d'exister.

Et peu importe les circonstances, ceux qui restèrent attachés à la véritable Église de Dieu, à travers les siècles, sont ceux qui firent preuve d'une fidélité et d'un engagement profonds et durables envers Dieu et la mise en pratique de Sa vérité. Ils ont gardé Ses commandements (Apocalypse 12:17) et ont accepté de rester fidèles à leur appel jusqu'à la mort.

CHAPITRE 3

L'assemblée au désert

Suite au concile de Nicée, l'empereur Constantin et ses successeurs cherchèrent à écraser toute branche de christianisme non conformiste. Les groupes qui refusèrent de se conformer aux enseignements et aux pratiques de l'Église «établie», laquelle se donne à présent le nom d'Église catholique, furent non seulement considérés comme hérétiques, mais comme ennemis subversifs de l'État romain.

La véritable Église, symbolisée par une femme dans Apocalypse 12, fut forcée de fuir au désert pendant 1260 «jours». Dans les prophéties de la Bible, un «jour» représente souvent une année (Nombres 14:34; Ézéchiél 4:6). Ainsi, après le concile de Nicée, la

véritable Église allait devoir rester cachée pendant 1260 ans. Historiquement, c'est ce qui arriva. Dans ce chapitre sur l'histoire de l'Église, nous allons examiner l'histoire du peuple de Dieu, depuis la fin de l'Antiquité jusqu'au Moyen Âge. Bien que ce fût une époque de ténèbres, une lumière continua à briller. Parfois, sa lueur vacilla, mais elle ne s'éteignit jamais.

Tout historien ou érudit de l'Église, qui cherche à retracer les allées et venues de la véritable Église pendant cette période de 1260 années, se voit confronté à plusieurs problèmes, parce que l'histoire de la véritable Église ne relève pas d'une organisation humaine continue. L'histoire préservée de l'Église de Dieu, celle qui garde le sabbat, fut presque entièrement écrite par ses ennemis, qui la percevaient comme hérétique. On y parle de groupes qualifiés, par les étrangers hostiles, de pauliciens, bogomiles et vaudois, dont certaines parties, petites ou grandes, semblent avoir été, à différentes époques, de véritables chrétiens selon le modèle de l'Église de Dieu de Jérusalem, du premier siècle de notre ère. Un autre obstacle, c'est que les enseignements de chacun de ces groupes changèrent après un certain temps, devenant généralement davantage comme ceux de leurs voisins catholiques et protestants.

On voit aussi que les écrivains réunissaient souvent divers groupes d'«hérétiques» sous le même nom, y compris la véritable Église, ne discernant pas vraiment les disparités de leurs enseignements.

Le gros problème dans l'histoire de l'Église, c'est de déterminer quand l'Église a cessé d'être la véritable Église, et quand Dieu l'a déplacée vers un autre lieu.
L'Église s'enfuit au désert

Au cours des trois premiers siècles de son existence, l'Église de Dieu fit face à des périodes discontinues de persécutions brutales. Toutefois, durant ces périodes, ses membres ne furent pas dissociés; ils s'assemblèrent avec les juifs et avec une grande diversité de sectes présumées chrétiennes.

Ces persécutions furent d'une durée limitée et d'une portée locale. L'empereur romain Dioclétien lança la pire de toutes les persécutions d'avant le concile de Nicée (303 à 313 de notre ère). Ce sont les «dix jours» auxquels fait référence Apocalypse 2:10. Lorsque Constantin consolida sa puissance dans l'empire, les choses changèrent de façon significative. Gibbon nous dit que la ferveur religieuse de Constantin était «particulièrement orientée vers le génie du soleil [...] et il était ravi d'être représenté avec les symboles du Dieu de la lumière et de la poésie. Les traits manifestes de cette divinité, l'éclat de ses yeux [...] semblent le désigner comme le patron d'un jeune héros. Les autels d'Apollon furent couronnés avec les offrandes votives de Constantin; on amena la multitude crédule à croire qu'il était permis à l'empereur de voir avec des yeux mortels la majesté visible de leur divinité tutélaire [...] Le soleil était universellement célébré comme étant le protecteur et le guide de Constantin» (The Triumph of Christendom, p. 309).

Quatre ans avant le concile de Nicée, Constantin promulgua pour l'Empire romain une loi qui allait avoir des conséquences considérables pour le peuple de Dieu. «La plus ancienne attestation de l'observance du dimanche reconnue comme devoir légal est une constitution de Constantin, en l'an 321 de notre ère, décrétant que tous les tribunaux, tous les habitants des villes et tous les commerces devaient se reposer le dimanche (venerabilis dies solis, c'est-à-dire: jour vénérable du soleil). Ce fut le premier d'une

longue série de décrets impériaux dont la plupart sont incorporés dans le Code de Justinien» (Encyclopaedia Britannica, 11^e éd., article “Sunday”). Environ quarante ans plus tard, l’Église catholique s’inspirait de cet édit impérial dans le «canon [29] du concile de Laodicée [l’an 363], lequel interdisait aux chrétiens de judaïser et de se reposer le jour du sabbat, les enjoignant même de travailler en ce jour» (‘Sunday’). Le fait même qu’à la fin du IV^e siècle, l’Église romaine ait senti le besoin de légiférer contre l’observance du sabbat démontre que le reste des fidèles, particulièrement en Asie Mineure, avait persévéré dans la vérité. Cette Église, qui croissait en puissance, insistait sur le fait que tous devaient maintenant accepter la marque «christianisée» du culte romain du soleil. Ceux qui refusaient étaient facilement identifiables; s’ils restaient dans les régions urbanisées de l’Empire romain, ils ne pouvaient plus exercer de métiers. En conséquence, au IV^e siècle, ces chrétiens traités de nazaréens disparurent des régions peuplées d’Asie Mineure. Le reste de la véritable Église y avait séjourné pendant trois siècles mais, avec le décret de cette loi du dimanche par Constantin, ils furent forcés de fuir.

L’arrivée des «pauliciens» en Arménie

Au Ve siècle, l’Église apparut dans les régions éloignées de l’est de l’Asie Mineure, près de l’Euphrate, et dans les montagnes d’Arménie (le Caucase). Ces gens furent appelés «pauliciens» par leurs contemporains. Qui étaient-ils?

Selon Nina Garsoian, érudite arménienne, «il semblerait que les pauliciens étaient considérés comme les survivants de la forme primitive du christianisme en Arménie» (The Paulician Heresy, p. 227). L’auteur déclare aussi que les pauliciens furent «accusés d’être pires que les autres sectes pour avoir adhéré au judaïsme » (p. 213).

L’imputation d’avoir «adhéré au judaïsme» a été, au fil des siècles, une accusation courante portée contre les restes de la véritable Église de Dieu. Comme nous l’avons décrit en détail dans le chapitre précédent, cette ligne d’attaque tirait son origine des Pères de l’Église catholique du II^e siècle, notamment Ignace, Barnabé d’Alexandrie et Justin le Martyr. À ce jour, le monde ne discerne pas les véritables différences entre le «judaïsme» et la religion pratiquée par l’Église de Dieu de Jérusalem, au premier siècle de notre ère. Leurs pratiques communes de l’observance du sabbat et des jours saints les rendaient indifférenciables pour la plupart des étrangers.

Le message du Christ pour cette troisième phase de l’Église de Dieu (les pauliciens) est caractérisé par l’Église de Pergame (Apocalypse 2:12-17). Le mot Pergame signifie «place forte», et les membres de cette ère de l’Église furent connus pour avoir habité des régions éloignées et montagneuses. Dans Apocalypse 2:13, le Christ dit au sujet de ceux de l’Église de Pergame qu’ils habitaient là où se trouve le trône de Satan. Pergame était un centre de l’ancienne religion à mystères babylonienne. En l’an 133 av. J.-C. mourut Attalos III, le dernier «bon roi» de Pergame. Dans son testament, il légua aux Romains son royaume et son titre de Pontifex Maximus (souverain bâtisseur de ponts entre l’homme et Dieu). Les dirigeants romains prirent le titre et le gardèrent jusqu’à ce que l’empereur Gratien le confère au pape Damase 1^{er}, en l’an 378. Les papes catholiques ont porté ce titre jusqu’à ce jour. Aussi, historiquement, le terme «trône de Satan» se rapporte à l’ancien royaume de Nimrod qui, dans une antiquité lointaine, comprenait l’Arménie et la partie nord de l’Euphrate (Genèse 10). Géographiquement parlant, l’Église de Pergame – les pauliciens – déménagea dans cette même région, après que Constantin eut institué l’observance du dimanche dans l’Empire romain.

Dans des documents catholiques, nous voyons que, déjà au Ve siècle, les pauliciens

étaient condamnés comme hérétiques. Cependant, le premier dirigeant influent parmi eux, et dont le nom nous est familier, est Constantin de Mananali (vers 620-681 de notre ère). Constantin de Mananali était un homme très instruit, à qui fut remise une copie des Écritures. Dès qu'il en eut commencé l'étude, il fut stupéfait de ce qu'il y trouva. Vers l'an 654, il commença à prêcher, aidant à revivifier l'Église.

Antérieure au ministère de Constantin de Mananali, la plus grande partie de l'Église était constituée de membres qui descendaient des chrétiens qui, près de deux siècles plus tôt, avaient fui la Grèce et l'Asie Mineure. Ils avaient conservé les noms de leurs congrégations initiales et, bien qu'ils habitassent à des centaines de kilomètres des sites originaux, ils continuaient à se considérer comme l'«Église de Macédoine» ou l'«Église d'Éphèse».

Constantin de Mananali fut exécuté en l'an 681 par les soldats byzantins, conduits par un officier connu sous le nom de Siméon. Celui-ci fut si ébranlé par l'exemple et les enseignements de Constantin qu'il revint, en 684, non pas comme soldat romain mais comme converti. Siméon devint un prédicateur paulicien zélé et, à son tour, fut martyrisé trois ans plus tard, en 687, par l'empereur byzantin Justinien II.

En 1828, on découvrit en Arménie le manuscrit d'un livre ancien qui fut traduit en anglais sous le titre *The Key of Truth*. Des fragments du livre remontent à l'an 800 apr. J.-C.; ils nous fournissent les plus grands éléments concernant les enseignements des pauliciens. Dans cette traduction qui date du début de ce siècle, Fred Coneybeare, le traducteur, note que les pauliciens s'opposaient à l'utilisation de la croix et d'artifices religieux dans le culte, les qualifiant d'instruments maudits. Ils condamnaient la guerre et observaient la Pâque le quatorzième jour du premier mois hébreu. Les pauliciens rejetaient les revendications de l'Église catholique d'être l'Église de Dieu, celles de la «succession apostolique» de ses papes et d'autres prétentions. Pour eux, la Trinité, le purgatoire et l'intercession des saints allaient à l'encontre des Écritures.

Dans l'introduction de son livre *The Key of Truth*, le Dr Coneybeare fournit des antécédents historiques d'une grande valeur sur les coutumes des premiers pauliciens. «Nous savons aussi, à partir d'une affiche préservée à Ananias de Shirak, que les Pauliani, qui, à une époque reculée, étaient le même peuple, étaient des Quartodécimans et qu'ils observaient la Pâque selon la coutume primitive, à la date des juifs. Jean, de la langue d'Otzun, suppose que les anciens croyants en Arménie, durant le VIIe siècle, étaient des Quartodécimans, comme nous le supposons». Plus loin, le Dr Coneybeare déclare: «Le sabbat était peut-être observé, et il n'y avait pas d'observance spéciale du dimanche.» Il poursuit en disant que les pauliciens étaient «probablement le reste d'une vieille Église judéo-chrétienne, qui se dispersa depuis Edesse vers Siuniq, puis l'Albanie» (p. clxiii).

Cependant, à un certain moment de leur histoire, plusieurs pauliciens succombèrent à une erreur fatale. Afin d'éviter la persécution, ils pensèrent que, tant qu'ils garderaient la vérité dans leur cœur, ils pourraient feindre de se conformer à plusieurs des pratiques de l'Église catholique!

Cette voie de compromis en conduisit plusieurs à faire baptiser leurs enfants et d'autres à assister à la messe. Le Christ prophétisa cela, réprimandant l'Église de Pergame au sujet de ceux qui s'accrochaient aux doctrines païennes et immorales (Apocalypse 2:14-15). Le résultat de leurs compromis fut que le Christ permit que de sévères persécutions s'abattissent sur eux. Lorsque celles-ci arrivèrent, certains des pauliciens assiégés décidèrent que la solution à leur angoisse résidait dans une coalition avec les Arabes

musulmans, qui faisaient alors une incursion importante dans l'Empire byzantin. Les controverses qui régnèrent parmi les pauliciens, au cours de ces années-là, amenèrent divers schismes dans le groupe.

Avant les années 800 de notre ère, une personnalité dirigeante de l'Église, un homme appelé Baanes, prit la direction des pauliciens en Arménie et exigea des représailles militaires. Peu après, un autre ministre de l'Église, nommé Sergius, occupa une place importante parmi les pauliciens. Du fait qu'il condamnait la guerre, désapprouvant la position prise par Baanes, Sergius fut accusé d'avoir créé un schisme dans le groupe.

Mais, malgré les difficultés, le ministère de Sergius dura plus de trente ans. Toutefois, après sa mort, la plupart de ses partisans commencèrent à approuver le militarisme.

La montée des bogomiles

Aux VIII^e et IX^e siècles, plusieurs pauliciens arméniens furent rétablis de force dans les Balkans par des empereurs byzantins. Ils y furent placés comme un rempart contre l'invasion des tribus bulgares. Localisés dans les Balkans, les pauliciens finirent par se faire appeler bogomiles.

«L'origine du nom a généralement été retrouvée dans leur utilisation fréquente de deux mots bulgares: Bog, Dieu, et mil, ami. Une explication plus plausible que le fait de dériver de Bogumil, "Amis de Dieu", [...] mais tout aussi probable est sa dérivation d'un nom personnel. Deux anciens manuscrits bulgares ont été découverts et les deux corroborent le même point, à savoir qu'un pape bogomile, un dirigeant, fut le premier à promulguer l'hérésie dans la langue vulgaire [populaire] sous Pierre, tsar bulgare, qui régna de l'an 927 à l'an 968 de notre ère» (James Hastings, *Encyclopedia of Religion and Ethics*, vol. 2 p. 784).

Qu'enseignaient ces bogomiles? «Le baptême ne devait être donné qu'à des individus mûrs, [...] les images et les croix étaient des idoles» (*Encyclopaedia Britannica*, 11^e édition, article «Bogomils»). Ils enseignèrent aussi que la prière devait être faite à la maison, et non dans des édifices particuliers comme les églises. Ils enseignèrent que ce sont les «élus» qui forment l'Église, et que chaque individu devait chercher à atteindre la perfection du Christ. On dit de leur ministère qu'on y a guéri des malades et chassé des démons.

Aux Xe et XI^e siècles, plusieurs bogomiles se dirigèrent vers l'ouest et s'établirent en Serbie. Plus tard – à la fin du XII^e siècle – un grand nombre se réfugia en Bosnie. Ces bogomiles ne représentaient «qu'une variante d'un groupe de sectes hérétiques apparentées qui, au cours du Moyen Âge, s'étaient développées à travers l'Asie Mineure et au sud de l'Europe sous divers noms, les plus connus étant les patarènes, les cathares et les albigeois» (*Encyclopaedia Britannica*, 15^e édition, vol. 29, p. 1098). Ils furent condamnés comme hérétiques, parce qu'ils croyaient que «le monde est gouverné par deux principes, le bien et le mal; [que] les affaires humaines sont régies par le conflit existant entre ces deux principes; [que] le monde visible est livré à Satan» (*Encyclopaedia Britannica*, p. 1098). L'influence des bogomiles, depuis leur base dans les Balkans, initialement adoptée par un réseau de commerçants, s'étendit jusqu'au Piémont, au nord-ouest de l'Italie, de même qu'au sud de la France.

Qu'enseignèrent ces «colonies» bogomiles des régions du Piémont et de la Lombardie, en Italie, et du sud de la France? Premièrement, elles enseignèrent que la loi de Moïse devait être observée dans le Nouveau Testament, à l'exception des sacrifices; par conséquent, elles pratiquèrent la circoncision et crurent devoir s'abstenir des viandes proscrites par Moïse. Elles observèrent le sabbat des juifs et des pratiques semblables. Deuxièmement, elles rejetèrent la doctrine des trois personnes présentes dans la nature de Dieu (John von Mosheim, *Institute of Ecclesiastical History, Ancient and Modern*, vol. 2, pp. 463-465, 477-478).

Mais la situation des bogomiles en Bosnie était tendue parce qu'ils défiaient l'autorité de l'Église établie. «Les puissances orthodoxes et catholiques romaines menèrent des campagnes soutenues de persécutions contre les bogomiles, et les promesses de liberté des Turcs [ottomans] trouvèrent parmi eux des oreilles attentives [...] Un grand nombre de bogomiles, cependant, acceptèrent l'Islam, et une proportion importante de l'aristocratie les suivit, voyant dans la conversion la possibilité de conserver ses terres et ses titres» (*Encyclopaedia Britannica*, 15^e éd., p. 1100). En 1463, Mehmed II, le sultan ottoman, conquiert la Bosnie avec l'aide des bogomiles apostats. Un des faits surprenants de l'histoire, c'est que certains musulmans bosniaques, récemment assiégés dans l'ex- Yougoslavie, sont des descendants des bogomiles apostats!

Avant que les Turcs ottomans n'aient assumé le pouvoir en Bosnie, les graines de la vérité s'étaient dispersées jusque dans les régions européennes du Piémont, de la Provence et des Alpes. Lorsque le peuple de Dieu réapparut dans l'Histoire, les étrangers l'appelèrent cathare, albigeois et vaudois.

Les cathares et les vaudois

Au début du XII^e siècle, avec la montée de l'ère suivante de l'Église, il y eut, sous la direction de Pierre de Bruys, une revitalisation de la vérité dans la partie du sud-est de la France. Cette étape dans l'histoire de l'Église est caractérisée par l'Église de Thyatire dans Apocalypse 2. En 1096, le pape Urbain II décrit les vallées du Piémont du sud-est de la France comme étant «infestées d'hérésies». Ce fut dans l'une de ces vallées, la Vallée Louise, que Pierre de Bruys s'éleva en 1104 et qu'il commença à prêcher le repentir. Il gagna plusieurs partisans, d'abord parmi les cathares et, plus tard, parmi le peuple en général.

Les cathares (nom signifiant les «puritains»), parmi lesquels Pierre de Bruys prêcha à l'origine, étaient issus des peuplements bogomiles antérieurs. Cependant, à cette époque, la plupart avait accepté une diversité de doctrines nouvelles et étranges, fort opposées entre elles. La prédication de Pierre de Bruys et de ses successeurs suscita, dans les vallées du sud-est de la France, au cours de la première moitié du XII^e siècle, une Église ravivée. De Bruys prêcha afin de ramener le christianisme à sa pureté originale. Après un ministère qui dura près de vingt ans, il fut brûlé vif. Après lui, dans une succession rapide, s'élevèrent deux autres ministres fidèles, Arnold et Henri.

Après la mort de Henri, en 1149, l'Église stagna et sembla s'endormir. Quelques années plus tard, un riche marchand lyonnais, Pierre Valdo, fut ébranlé par un événement inhabituel et, en 1161, il commença à prêcher l'Évangile. Après avoir été bouleversé en considérant le sens réel de la vie suite à la mort subite d'un ami, Valdo se procura une copie des Écritures, puis entreprit l'étude de la parole de Dieu. Il fut bientôt choqué en réalisant que les Écritures enseignaient tout à fait l'opposé de presque tout ce qu'il avait

appris pendant son éducation catholique.

L'historien Peter Allix, se basant sur un document vaudois ancien, *The Noble Lesson*, nous dit: «L'auteur, pensant que le monde tirait à sa fin, exhorta ses frères à la prière, à la vigilance [...] Il relict les divers articles de la loi, n'oubliant pas ceux qui concernent les idoles» (*Ecclesiastical History of Ancient Churches of Piedmont*, pp. 231, 236-237).

Ailleurs, le Dr Allix écrit que les dirigeants vaudois «prétendaient être eux-mêmes les successeurs des apôtres, avoir l'autorité apostolique et les clefs pour lier et délier. Ils accusèrent l'Église de Rome d'être la prostituée de Babylone» (*Ecclesiastical History*, p. 175).

Pierre Valdo fit de Lyon, en France, le centre de sa prédication, de 1161 jusqu'en 1180. Puis, à cause de la persécution, il transféra le siège central au nord de l'Italie. À partir d'environ l'an 1210 et jusqu'à sa mort, sept ans plus tard, Valdo consacra son temps à prêcher en Bohême et en Allemagne.

«Comme Saint-François d'Assise, Valdo adopta une vie de pauvreté afin d'être libre de prêcher, mais avec cette différence: les vaudois prêchaient la doctrine du Christ, alors que les franciscains prêchaient la personne du Christ» (*Encyclopaedia Britannica*, 11^e éd.).

Quelles étaient certaines des autres doctrines que les vaudois prêchaient? Y a-t-il des preuves que les premiers vaudois aient observé le sabbat? Un des noms par lesquels ils étaient connus autrefois est Sabbatati. Dans son ouvrage datant de 1873, *History of the Sabbath*, l'historien J. N. Andrew cite un extrait d'un ouvrage antérieur de l'historien calviniste suisse, Goldastus, écrit vers les années 1600.

Parlant des vaudois, Goldastus écrit: «Insabbatati [ainsi étaient-ils appelés], non pas parce qu'ils étaient circoncis, mais parce qu'ils observaient le sabbat des juifs » (Andrew, p. 410).

Le Dr Andrew se réfère plus loin au témoignage de l'archevêque Ussher (1581-1656), qui affirma «que beaucoup pensaient qu'ils [les noms Sabbatati ou Insabbatati] leur avaient été donnés [aux vaudois] parce qu'ils officiaient le jour du sabbat des juifs» (p. 410). De toute évidence, même des érudits protestants notoires de la fin du Moyen Âge reconnaissaient que beaucoup de vaudois observaient le sabbat du septième jour.

Dans son ouvrage daté de 1845, William Jones écrit: «Des espions rapportèrent à Louis XII, roi de France [qui régna de 1498 à 1516], qu'ils avaient visité toutes les paroisses où habitaient les vaudois. Ils avaient inspecté tous leurs lieux de culte [...] mais ils n'y trouvèrent aucune image, aucun signe des cérémonies appartenant à la messe, ni aucun des sacrements de l'Église romaine [...] Ils observaient le jour du sabbat, ils pratiquaient la cérémonie du baptême selon l'Église primitive, instruisaient leurs enfants selon les articles de la foi chrétienne et des commandements de Dieu...

«Les vaudois pouvaient réciter par coeur une bonne partie de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ils méprisaient les affirmations et les exhibitions des hommes saints [les pères de l'Église catholique romaine], et ils ne plaidaient que pour éprouver les Écritures [...] Pour eux, les traditions de l'Église [romaine] ne sont pas meilleures que celles des pharisiens, et plus d'insistance est mise [par Rome] sur l'observance des traditions humaines que sur l'observance de la loi divine. Ils réprouvaient la fête des Pâques, et toutes les autres fêtes romaines concernant le Christ et les saints» (*A Handbook of*

Church History, pp. 234, 236-237).

Encore des compromis

Cependant, un sérieux problème avait talonné la plupart des groupes vaudois jusqu'à la fin du Moyen Âge, tout comme il avait talonné les pauliciens. C'était la propension de plusieurs à permettre aux prêtres catholiques de baptiser leurs enfants, et leur complaisance à assister à la messe. Sachant que de telles cérémonies étaient inutiles pour gagner le salut, beaucoup pensèrent qu'une apparence de conformité avec Rome leur éviterait d'être persécutés et leur permettrait de pratiquer la vérité en privé. Cette tendance fut prophétisée pour l'Église de Thyatire, dans Apocalypse 2:20-24.

Du point de vue de Dieu, ce qu'ils faisaient revenait à de la fornication spirituelle; en outre, le fait de participer à la communion catholique revenait à «manger les viandes sacrifiées aux idoles».

Qu'arriva-t-il aux vaudois? «Les vaudois disparurent lentement des principaux centres de populations et se réfugièrent dans les vallées retirées des Alpes. Là, dans les recoins du Piémont [...] une colonie de vaudois fut établie, donnant son nom à ces vallées de vaudois [...] À certains moments, on tenta de supprimer la secte des vaudois, mais la nature du pays qu'ils habitaient, leur travail dans l'ombre et leur isolement rendirent finalement leur suppression plus difficile qu'avantageuse» Encyclopaedia Britannica, 11^e éd., article "Waldenses" [Vaudois]).

En 1487, le pape Innocent III émit une bulle (lettre apostolique d'intérêt général portant le sceau du pape) demandant leur extermination, et une puissante attaque fut lancée contre leur forteresse. Un brouillard, qui couvrit et entoura les armées catholiques, sauva les vaudois d'une destruction totale.

Cependant, la plupart étant tout simplement épuisés, ils s'assoupirent dans un esprit de compromis.

Lorsque la Réforme commença quelques années plus tard, les dirigeants des vaudois envoyèrent des émissaires à l'Église luthérienne. «Ainsi», comme l'écrit l'Encyclopédie britannique, «les vaudois cessèrent d'être des vestiges du passé et furent absorbés dans le mouvement général du protestantisme.»

Étant donné qu'une apostasie totale engloutit la plupart des vaudois qui subsistaient à la fin des années 1500, Dieu en préserva un reste fidèle. Les individus qui furent le fruit des sept dernières années du ministère de Valdo avaient été convertis en Bohême et en Allemagne, au XIII^e siècle. En petits groupes, ils survécurent dans les contrées éloignées de la région des Carpates. En fait, c'est un reste fidèle qui survécut dans l'isolement, dans ces régions- là, jusqu'aux temps modernes (cf. Apocalypse 2:24-25).

Le XVII^e siècle approchait et l'ère suivante de l'Église de Dieu était prête à faire son apparition. Le reste des vaudois allemands, appelés Lombards par les étrangers, s'était déjà établi en Hollande et en Angleterre, au XIV^e et au XV^e siècle. Néanmoins, ce ne fut que durant les dernières décennies du XVI^e siècle que l'Église put commencer à paraître ouvertement en Allemagne et en Grande-Bretagne. Dans le chapitre suivant, nous examinerons ces «anabaptistes», et nous verrons comment des congrégations qui observaient le sabbat sont apparues, apparemment de nulle part, et se

sont dispersées au-delà de l'océan Atlantique, de l'Angleterre jusqu'à l'État de Rhode Island.

Qu'était-il arrivé à l'Église bâtie par Jésus? Elle endura et survécut à d'étonnants événements !

Les hommes et les femmes qui furent les ancêtres spirituels de l'actuel peuple de Dieu montrèrent un bel exemple de foi et de courage. À maintes reprises, à travers les siècles, ils durent déménager pour fuir soit la persécution, soit l'apostasie interne et les compromis. À ces moments-là, lorsque la flamme de la vérité divine semblait vaciller, le Christ suscitait toujours un autre dirigeant fidèle pour rallier Son peuple et ranimer l'Oeuvre de Dieu.

Au Moyen Âge, le peuple de Dieu, tout comme les prophètes d'autrefois, errait «dans les déserts et les montagnes, dans les cavernes et les antres de la terre» (Hébreux 11:38). Ils constituent une partie de cette grande nuée de témoins fidèles dont les exemples devraient nous encourager à «courir avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte» (Hébreux 12:1).

CHAPITRE 4

Des racines dans le Nouveau Monde

Le XVI^e siècle a connu le passage du monde médiéval au monde moderne. À la fin des années 1400 survinrent deux événements qui changèrent le monde à jamais. L'utilisation réussie par Gutenberg du procédé de l'imprimerie en caractères mobiles, en 1454, ouvrit la voie à l'accroissement de la connaissance dont a parlé le prophète Daniel: «Toi, Daniel, tiens secrètes ces paroles, et scelle le livre jusqu'au temps de la fin. Plusieurs alors le liront, et la connaissance augmentera» (Daniel 12:4).

Le premier livre à être imprimé avec ce nouveau procédé fut la Bible. Avec le voyage de Christophe Colomb, trente-huit ans plus tard, l'histoire du Nouveau Monde devint inexorablement liée à celle de l'Ancien. Ces deux événements remarquables, l'imprimerie et l'ouverture du Nouveau Monde à la colonisation européenne, marquèrent le début d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'Église de Dieu.

À la fin des années 1500, des congrégations, que le monde appelait «anabaptistes sabbataires», apparaissaient et croissaient en Europe centrale, en Allemagne et en Angleterre. Elles étaient nommées sabbataires parce qu'elles enseignaient et observaient le sabbat du septième jour. Et elles étaient appelées anabaptistes, c'est-à-dire «qui exigent un second baptême», car elles refusaient de considérer comme chrétiens ceux qui n'avaient été baptisés que par aspersion. Elles enseignaient que le baptême était uniquement pour les adultes qui sont parvenus à croire à l'Évangile et qui se sont repentis de leurs péchés (Actes 2:38).

Pendant que le monde se transformait de médiéval en moderne, que devenait l'Église que Jésus-Christ avait bâtie? Que faisait-elle? La fascinante histoire de la migration du peuple de Dieu depuis l'Europe jusqu'en Amérique prépara l'apparition de l'Oeuvre de Dieu du temps de la fin, au X^e siècle.

L'histoire des «anabaptistes»

Au début du XVI^e siècle, un groupe de gens nommés «anabaptistes» par les étrangers surgit du reste des vaudois en Europe centrale. Parmi eux se trouvaient des hommes remarquables: Oswald Glaidt, Andreas Fischer et Andreas Eossi. Leur territoire ministériel commença d'abord en Allemagne, en Pologne, en Hongrie et dans certaines parties de ce qui fut connu, plus tard, comme la Tchécoslovaquie et la Roumanie. Ils enseignèrent tous l'observance du sabbat et des jours saints, de même que le rejet du baptême des enfants et de la Trinité. Dieu les utilisa pour fortifier le reste fidèle et pour servir de témoignage à la vérité, alors que cette même région était balayée par la Réforme protestante.

Oswald Glaidt et Andreas Fischer s'étaient rencontrés lors d'un voyage sur le Danube, en 1527. Tous deux avaient écrit des livres pour défendre le sabbat. En réponse à ceux qui l'accusaient de tenter de gagner le salut en enseignant que l'obéissance aux Dix Commandements était nécessaire, Oswald Glaidt leur dit: «La loi morale dit: Tu ne tueras point; cependant, personne n'oserait prétendre sérieusement que cela n'est plus en vigueur ou que le simple fait de s'abstenir de meurtre est une tentative pour arriver au salut, sur la base des oeuvres» (Daniel Liechty, *Sabbatarianism in the Sixteenth Century*, p. 31). Glaidt fut exécuté à Vienne, en 1546. Peu avant sa mort, il dit à ses bourreaux:

«Même si vous me noyez, je ne renierai pas Dieu et Sa vérité. Le Christ est mort pour moi, et je continuerai à Le suivre; je mourrai pour Sa vérité, plutôt que de L'abandonner» (p. 35).

À la fin des années 1500, Andreas Eossi, un Hongrois de naissance noble, publia des livres et des brochures sur le sabbat et d'autres sujets bibliques. Eossi, qui acquit sa théologie directement de la Bible, critiqua aussi les méthodes d'enseignement théologique dans les séminaires de son époque. Les «scolastiques», qui dirigeaient les séminaires, mettaient beaucoup l'accent sur l'étude de l'ancienne logique et de l'ancienne philosophie grecques. Eossi déclare à propos des respectueux théologiens catholiques et protestants qui le critiquaient: «Ils me demandent en vain où j'ai découvert la véritable voie du salut, puisque je n'ai séjourné ni à Padoue ni à Paris. Comme si le salut résidait dans la connaissance de plusieurs écrits ou langages païens» (Prof. W. Bacher, *The Sabbatarians of Hungary*).

Au milieu du XVII^e siècle, ceux qui subsistaient de l'Église d'Europe centrale étaient de plus en plus persécutés par une Église catholique renaissante, qui reprenait le contrôle après l'agitation de la Réforme. Les vrais chrétiens se trouvaient devant un choix: soit subir une persécution cruelle, soit émigrer vers une contrée qui offrait une plus grande liberté pour pratiquer leurs croyances. La région montagneuse éloignée de la Transcarpatie, qui était déjà la demeure des vaudois qui restaient, devint un asile pour plusieurs. Au XVIII^e siècle, la plupart des Allemands «observateurs du sabbat» émigrèrent en Pennsylvanie. Il y eut aussi un certain nombre de gens qui, bien qu'associés au «mouvement anabaptiste», acceptèrent d'autres enseignements protestants, issus de la Réforme. D'eux descendent des groupes modernes actuels tels que les baptistes, les mennonites et les amish.

Pendant ce temps, le reste de la véritable Église était parvenu en Angleterre. Tout était en place pour la cinquième ère de l'histoire de l'Église de Dieu, représentée par l'Église de Sardes. Les premiers registres clairs, faisant part des congrégations en Angleterre à avoir observé le sabbat, remontent aux années 1580. Au début du XVII^e siècle, un débat public

fut lancé pour savoir si le sabbat biblique était toujours en vigueur. Au cours de cette période, plusieurs livres furent écrits sur la question de la loi de Dieu et du sabbat, dont certains subsistent encore de nos jours. John Traske fut l'un des premiers à publier, en Angleterre, un livre traitant du sabbat. Ayant écrit vers 1618, il fut emprisonné pour ses efforts. Certains lui imputent d'avoir fondé l'Église de Mill Yard à Londres – la plus ancienne Église connue pour pratiquer le sabbat et qui sera la mère des futures Églises sabbataires en Amérique. Bien que certains autres historiens situent sa fondation vers les années 1580, bien avant l'époque de Traske, ce dernier en fut certainement le pasteur au début du XVIIe siècle. John Traske fut ensuite arrêté et mis en prison. Une fois emprisonné, il semble avoir abjuré ses enseignements pour obtenir sa libération. Son épouse, cependant, refusa de l'imiter. Elle demeura fidèle à la vérité et passa le reste de sa vie, environ quinze ans, en prison.

En 1661, John James, un autre ministre de l'Église de Dieu de la région londonienne, fut arrêté pour avoir prêché la vérité.

«Dans ses dernières allocutions à la cour, il leur demanda tout simplement de lire ces passages bibliques: Jérémie 26:14-15 et Psaume 116:5 [...] Après son exécution, on lui arracha le coeur et le brûla; les quatre parties de son corps furent attachées aux portes de la ville et sa tête posée sur une perche dans la "Chapelle blanche", face à l'allée dans laquelle se trouvait sa salle de réunion. Tel fut le prix horrible que certains étaient prêts à payer pour obéir à Dieu, dans l'Angleterre du XVIIe siècle»

(Ivor Fletcher, *The Incredible History of God's True Church, Giving and Sharing Publishing, Neck City, MO, p. 176*).

Un autre dirigeant remarquable fut Francis Bampfield, dont une copie de la biographie *The Life of Shem Acher* a été préservée à la Librairie du Musée britannique. De 1662 jusqu'à sa mort en 1683, il passa la majeure partie de son temps soit en prison, soit à fuir les autorités anglaises. Même pendant sa détention à la prison de Dorchester, les gens s'y rassemblaient pour l'entendre prêcher. Ce fut en ce temps de persécution qu'arriva un événement d'une portée considérable: Stephen Mumford et son épouse, membres de l'Église, quittaient l'Angleterre pour le Nouveau Monde afin de s'établir au Rhode Island, en 1664. Au début du XVIIIe siècle, l'Église de Dieu en Angleterre était pratiquement morte.

La plupart des ministres de cette époque - là, en plus de prêcher le jour du sabbat, officiaient aussi le dimanche afin de se faire plus d'argent. Le compromis avait dûment prélevé son tribut!

L'Église au début de l'Amérique

En arrivant au Rhode Island, la seule colonie américaine fondée sur le principe de la liberté de religion, les Mumford commencèrent à fraterniser avec les baptistes de Newport. Ils ne furent cependant pas discrets quant à leur croyance au sabbat. En 1665, moins d'un an après leur arrivée, Tacy Hubbard commença à observer le sabbat avec eux, devenant la première convertie en Amérique.

Son mari, Samuel, la rejoignit peu de temps après. En 1671, la première Église à observer le sabbat en Amérique débutait, de façon officielle, avec sept membres. William Hiscox en fut le premier pasteur, de 1671 jusqu'à sa mort, en 1704.

En 1708, une deuxième Église fut officiellement organisée à Westerly, au Rhode Island (dénommée plus tard Hopkinton). Tout au long du XVIIIe siècle, le Rhode Island, la

Pennsylvanie et le New Jersey semblent avoir été les principales régions des Églises qui observaient le sabbat. Pendant ce temps, des Allemands, observateurs du sabbat, émigraient en Pennsylvanie. Peter Miller fut le ministre le plus connu de ces Allemands en Pennsylvanie; et il fut un ami de Benjamin Franklin.

L'époque de la révolution américaine fut une période difficile pour une grande partie du peuple de Dieu. L'histoire de cette ère démontre aussi que certains ministres, ainsi que certains membres, étaient spirituellement morts. Plusieurs congrégations étaient grandement divisées sur la question relative à la participation aux affaires militaires et politiques. Jacob Davis, pasteur de l'Église de Dieu de Shrewsbury, au New Jersey, rejoignit l'armée continentale comme aumônier. Plusieurs membres suivirent son exemple et s'enrôlèrent aussi. Un membre, Simeon Maxon, s'opposa énergiquement et qualifia d'«enfant du diable» toute Église qui soutenait la guerre (Richard Nickels, *Six Papers on the History of the Church of God*, p. 60). Il fut expulsé de la congrégation à cause de la fermeté de sa position.

Les membres de la région de Shrewsbury furent appauvris et divisés par la guerre. Après la révolution, plusieurs s'établirent en Pennsylvanie et, avant l'an 1800, la plupart d'entre eux déménagèrent à Salem, en Virginie (appelée plus tard Virginie occidentale). La région entourant Salem devint, à partir de 1800 et jusqu'au XXe siècle, l'un des principaux centres du peuple de Dieu.

L'histoire du peuple de Dieu dans cette région- là ne relate toutefois pas une unité et un grand accomplissement de l'Oeuvre. Ce fut un temps de division, d'apostasie et de léthargie spirituelle de la part de la majorité. Presque tout cela fut favorisé par l'influence d'une famille bien en vue, la famille

Davis, de laquelle sont issus plusieurs des ministres dirigeants des XVIIIe et XIXe siècles. La plupart des frères semblent avoir été si spirituellement morts qu'ils ont aveuglément suivi des ministres apostats dans le protestantisme.

Beaucoup de fausses doctrines s'étaient rapidement introduites dans l'Église en Amérique, à cause de l'influence de William Davis. Né au pays de Galles en 1663, Davis passa de l'Église d'Angleterre aux Quakers, pour ensuite devenir baptiste. En 1706, il accepta le sabbat et demanda à devenir membre de l'Église de Newport. Sa demande fut d'abord rejetée, parce que ses doctrines étaient erronées. Finalement, en 1710, il fut accepté comme membre et, en 1713, il fut autorisé à prêcher et à baptiser. Mais il croyait à la Trinité, à l'immortalité de l'âme, et pensait aller au ciel après la mort – principes totalement contraires aux doctrines enseignées par l'Église à l'époque! Pour le reste de sa vie, Davis allait être tantôt «exclu», tantôt «réintégré» dans l'Église. «Davis joua un rôle influent dans la préparation de l'avenir des baptistes sabbataires. Il a été dit que William Davis n'a jamais manqué d'un descendant direct comme ministre des baptistes du septième jour» (Nickels, p. 55).

Au début, on ne se soucia point de donner un nom officiel à l'Église. Les congrégations, pour correspondre entre elles, se référaient à elles-mêmes comme étant «l'Église du Christ qui est à Newport» ou «l'Église de Dieu vivant à Piscataway». La plupart des membres l'appelaient tout simplement «l'Église». Les étrangers se référaient à eux comme «sabbataires» ou comme «baptistes sabbataires». Lorsque l'Église de Newport reçut, en 1819, une charte officielle de l'État (elle avait été établie en 1671, mais les exigences légales avaient changé), elle fut enregistrée sous le nom de «Église du Christ du septième jour».

En 1803, une conférence générale fut organisée dans le Nord-Est par sept congrégations

qui observaient le sabbat, afin de coordonner leurs efforts d'évangélisation et de collaborer à la publication de documents. En 1805, ils adoptèrent le nom de «Conférence générale des sabbataires». En 1818, le nom était changé en celui de «Conférence générale des baptistes du septième jour», et l'organisation grossit au point d'inclure des congrégations observant le sabbat et se trouvant à l'extérieur du Nord-Est.

L'Église entreprit plusieurs changements au cours de cette période. On peut noter sa progression à partir de sa position de «non-trinitaire» à celle de «trinitaire» soutenue par la famille Davis et d'autres. Une déclaration écrite en 1811 soutenait l'enseignement traditionnel de l'Église, énonçant «que les baptistes sabbataires croyaient que le Saint-Esprit est la puissance agissante ou l'Esprit de Dieu. [...] Il y en a peu [...] qui croient que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont trois personnes distinctes, égales [...] néanmoins, un Dieu» (Nickels, p. 91). Cependant, vingt-deux ans plus tard, dans l'Exposé des croyances de 1833, la position officielle était: «Nous croyons qu'il existe une union entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qu'ils sont tous les trois égaux et qu'ils ont chacun au même titre droit à notre adoration» (Nickels, p. 91). Même en 1866, on reconnaissait que certains ministres éprouvaient toujours une profonde aversion pour l'emploi du mot «Trinité».

Pendant ce temps, bon nombre de ministres et de membres s'étaient tellement écartés de la vérité qu'ils n'étaient plus désormais que de simples protestants se réunissant le samedi. L'édition du journal *The Westerly Sun* du 18 novembre 1983 décrit la célébration de l'anniversaire de la plus ancienne Église des États-Unis à observer le sabbat, avec ce titre: *L'Église célébrera 275 années marquées par le changement*. L'article du journal disait que «l'Église célébrera son 275^e anniversaire en cette fin de semaine – une expérience qui a été marquée par le changement dû aux pressions sociales, malgré sa coutume d'observer le sabbat».

Les changements qui sont survenus furent marqués par une altération continue de la vérité et un mouvement vers le protestantisme. En fait, les Églises des baptistes du septième jour ont depuis longtemps cessé d'héberger l'Église de Dieu. Elles ne sont que de vieux bâtiments, des musées où la vérité fut jadis enseignée et l'Oeuvre de Dieu proclamée. Les congrégations qui s'y rassemblent maintenant croient en la Trinité, fêtent la Noël et Pâques; elles ont même régressé au point de bâtir des clochers – symboles païens définis sur certains des anciens bâtiments. Elles ont tout simplement suivi leurs dirigeants.

Alors que la plupart des observateurs du sabbat s'éloignaient de la vérité, il y eut des membres et des congrégations qui restèrent fidèles. On trouve dans des archives de l'Église de South Fork, en Virginie occidentale, du début des années 1800, qu'elle observait la Pâque et s'abstenait des viandes impures. Ce petit groupe fut forcé de se retirer de la confrérie de la Conférence générale et de toutes les autres organisations des baptistes du septième jour, à cause des divergences doctrinales (Nickels, p. 68). En 1870, une autre génération avait pris place et, finalement, la majorité de l'Église de South Fork accepta l'organisation des baptistes du septième jour. En 1885, ils avaient même ordonné une femme ministre, ce qui est totalement contraire aux instructions données par Dieu dans 1 Timothée 2:12!

Un autre groupe, se nommant l'Église de Dieu à Wilbur, fut organisé, en 1859, par un ancien, J. W. Niles, de Pennsylvanie. Ce groupe fonctionnait toujours dans les années 1930 et fut appelé par Andrew Dugger, dans son livre *A History of the True Religion*, «la

plus ancienne Église de Dieu fonctionnant dans l'État de la Virginie occidentale» (p. 311).

Le mouvement adventiste

Dans les années 1830, surgit parmi les Églises protestantes de l'État de New York un mouvement qui se concentrait sur le retour de Jésus-Christ et sur l'établissement d'un Royaume réel sur cette terre. Ce message, qui commença d'abord à être proclamé avec force par William Miller, était complètement différent des doctrines protestantes reconnues. Ses enseignements sur la prophétie suscitèrent beaucoup d'intérêt et attirèrent une attention croissante, alors que l'année 1844 approchait, date prédite comme étant celle du retour de Jésus-Christ. Après ce qui fut appelé «la grande déception», la confusion s'installa parmi ces adventistes protestants. Ridiculisés par les protestants, certains furent désillusionnés et délaissèrent entièrement la religion. En revanche, d'autres continuèrent à fouiller les Écritures pour voir où ils s'étaient fourvoyés. Tout était en place pour le rétablissement de la vérité.

Vers le début de 1844, Rachel Oakes, une veuve, membre de l'Église des baptistes du septième jour à Verona (New York), vint à Washington, dans le New Hampshire, pour rendre visite à sa soeur.

Cette dernière fréquentait une Église dont le pasteur était Frederick Wheeler, un méthodiste qui avait accepté le message des adventistes (le second avènement de Jésus-Christ et l'établissement de Son Royaume). Écoutant M. Wheeler exhorter sa congrégation à obéir à Dieu et à garder Ses commandements, Madame Oakes alla le trouver après la réunion et le confronta avec la vérité selon laquelle l'observance du sabbat jouerait un rôle majeur dans l'obéissance aux commandements de Dieu.

Déconcerté, il promit d'étudier la question. En quelques semaines, il fut convaincu de la véracité du sabbat et commença à la proclamer. Cette vérité fit boule de neige parmi les adventistes désabusés. Plusieurs centaines d'autres personnes acceptèrent aussi la simple vérité du vrai Évangile et de l'obéissance à tous les commandements de Dieu.

Roswell Cottrell, un ministre de longue date et observateur du sabbat, se joignit à la confrérie de ces adventistes sabbataires zélés. Sa famille faisait partie des premiers membres de l'Église de Dieu au Rhode Island. Mais à cause d'une question de doctrine, elle s'était retirée de la confrérie, qui s'appelait alors l'Église baptiste du septième jour. C'était l'époque où des changements, comme la Trinité et l'immortalité de l'âme, étaient adoptés par l'Église comme «doctrines officielles». Environ quinze ans après avoir rejoint la confrérie des adventistes sabbataires, Roswell se retrouva à nouveau mêlé à une controverse. James White, un ancien, qui avait surgi comme principal dirigeant parmi les Églises adventistes de Dieu, observatrices du sabbat, fit pression pour avoir une conférence organisationnelle et un nom officiel: l'Église adventiste du septième jour. Certains s'opposèrent à ce changement, l'estimant non biblique, et refusèrent d'ajouter foi aux visions d'Ellen G. White, l'épouse de James White. Roswell Cottrell s'opposa aux mouvements organisationnels de Madame White.

Dans le Review and Herald du 3 mai 1860, il écrivit: «Je ne crois pas au papisme pas plus qu'à l'anarchie, mais je crois à l'ordre, à la discipline et au gouvernement de l'Église de Dieu, selon la Bible» (Nickels, p. 162).

En octobre 1860, lors d'une conférence à Battle Creek, au Michigan, l'écrasante majorité de l'assemblée rejeta le nom de «Église de Dieu» et adopta le nom d'adventistes du

septième jour, nom descriptif de leurs croyances. C'était le nom sur lequel les White insistaient. Les visions de Madame White étaient de plus en plus soutenues comme «nouvelles vérités» pour l'Église.

Tout au long des années 1860, le schisme entre la majorité qui suivit les White et le reste dispersé qui ne les suivit pas s'amplifia. Au cours de la guerre de Sécession, les membres de l'Église de Dieu, contrairement aux adventistes du septième jour sous la conduite des White, prirent fermement position comme objecteurs de conscience. Une délégation de l'Église de Dieu rencontra le président Abraham Lincoln, en 1863, afin d'instituer le statut d'objecteur de conscience pour les hommes de l'Église.

Un extrait d'une circulaire des membres à Marion, dans l'État d'Iowa, publiée dans la revue *The Hope of Israel* du 7 septembre 1864 – une publication de l'Église –, donne un aperçu de ce qui se passait à l'époque:

«Le 10 Juin 1860, plus d'une cinquantaine parmi nous adoptaient une sorte de charte d'Église, rédigée par [M. E. Cornell...] Près d'un an et demi plus tard, le même délégué exhibait publiquement, aux côtés de la Bible, certains autres volumes [...] et nous exhortait à adopter également leurs enseignements comme principes de foi et de discipline. «Certains d'entre nous refusèrent d'accepter ces nouveaux écrits dans la charte de notre Église [...] Le résultat fut qu'environ la moitié de l'Église décida d'accepter ces volumes en tant qu'Écritures valables, et se détourna de nous, ou plutôt nous repoussa en nous dénonçant comme rebelles [...] Bien que nous soyons perçus comme rebelles, nous affirmons énergiquement que nous ne le sommes pas. Nous ne nous sommes pas rebellés contre la constitution que nous avons adoptée, car nous la soutenons fermement [...] L'accusation de rébellion retombe donc honteusement sur ceux qui l'ont lancée, ayant eux-mêmes abandonné leur première position pour en adopter une nouvelle» (Robert Coulter, *The Story of the Church of God Seventh Day*, p. 16).

En août 1863, le petit journal de l'Église, appelé *The Hope of Israel*, au Michigan, débuta avec moins de quarante abonnés. En 1866, il déménagea à nouveau, à Stanberry, au Missouri. Avec les années, le journal changea plusieurs fois de noms pour s'appeler finalement *The Bible Advocate*.

L'un des plus importants personnages dans l'Église de Dieu, à cette époque-là, fut Jacob Brinkerhoff. Il dirigea le journal de 1871 à 1887 et de 1907 à 1914. En 1874, A. F. Dugger Sr., du Nébraska, devint ministre à plein temps dans l'Église de Dieu. À partir des années 1870 et jusqu'aux années précédant la Première Guerre mondiale, les anciens, Brinkerhoff et Dugger, collaborèrent à la rédaction de beaucoup d'articles qui aidaient à clarifier et à affermir les doctrines de l'Église.

Des articles sur la prophétie, les viandes pures et impures, les dîmes, la bonne façon d'observer la Pâque et la signification de «naître de nouveau» remplirent les pages du journal *The Bible Advocate*, au cours de ces années.

En 1866, les articles sur la prophétie enseignaient que les juifs allaient être rétablis dans leur patrie, en Palestine. Quelques vérités avaient été restaurées et enseignées. Mais, tout compte fait, les efforts de l'Église étaient minimes et n'atteignirent qu'un petit nombre de gens, d'abord dans les parties rurales du Midwest.

L'époque de l'histoire de l'Église sur laquelle nous nous sommes concentrés dans ce chapitre est mieux définie par le message du Christ à l'Église de Sardes, consigné dans Apocalypse 3:1 -6. Il y est écrit que cette Église, tout en étant vivante, était spirituellement morte. «Sois vigilant, et affermis le reste qui est près de mourir» (Apocalypse 3:2). Bien que cette Église soit, dans son ensemble, léthargique ou même morte spirituellement parlant, il y en a quelques-uns parmi eux «qui n'ont pas souillé leurs vêtements; ils marcheront avec moi en vêtements blancs, parce qu'ils en sont dignes» (v. 4).

Au cours de ces quatre siècles agités, il y a eu des hommes et des femmes qui sont demeurés fidèles à Dieu, malgré ce qui se passait autour d'eux. Tandis que beaucoup de ceux qui prétendaient être le peuple de Dieu («Je sais que tu passes pour être vivant, et tu es mort» Apocalypse 3:1) se laissaient égarer, il y en a qui ont écouté l'avertissement du Christ à tenir bon. Ils participeront à la première résurrection (vv. 4-5).

Le peuple de Dieu, aujourd'hui, peut retirer plusieurs leçons des expériences vécues par cette phase de l'Église. Assurons-nous de prendre garde à l'exhortation que le Christ donne à la fin de Son message à l'Église de Sardes: «Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Églises» (Apocalypse 3:6).

CHAPITRE 5

Schismes, divisions et un nouveau départ

Le XXe siècle est manifestement l'époque des changements les plus rapides de l'Histoire. Il débuta avec les chevaux et les boggies comme premiers moyens de transport. Pourtant, moins de soixante-dix ans plus tard, l'homme avait fait un voyage aller-retour sur la lune. Cette incroyable augmentation du savoir, liée à la progression rapide des moyens de transport, fut prophétisée par le prophète Daniel comme étant une caractéristique du temps de la fin (Daniel 12:4). Ce siècle a connu deux grandes guerres mondiales, ainsi que l'avènement d'armes de destruction massive. Maintenant, pour la première fois dans l'Histoire, il est possible d'annihiler toute vie sur cette planète, tout comme Jésus-Christ l'avait prophétisé (Matthieu 24:22).

Une autre prophétie qui caractérise de façon unique cette époque de la fin, c'est que le véritable Évangile du royaume de Dieu sera prêché dans le monde entier pour servir de témoignage à toutes les nations. Alors viendra la fin (v. 14).

Examinons l'histoire du peuple de Dieu dans ces temps de la fin et tirons-en des leçons. Les tactiques de Satan pour tenter de disperser, de confondre et de décourager le peuple de Dieu ne sont pas propres à notre époque. Pour demeurer fidèle à la vérité, le peuple de Dieu a toujours eu à combattre les faux enseignants à l'intérieur de l'Église et les pressions du monde à l'extérieur.

Le premier quart du XXe siècle

Au début du XXe siècle, l'Église de Dieu était petite et dispersée, avec moins de mille membres qui vivaient, pour la plupart, dans le Midwest américain. La Conférence générale de l'Église de Dieu fut légalement reconnue en 1909 dans l'État du Missouri. Cette même année, le journal de l'Église changea de nom pour s'appeler, comme on l'a dit au chapitre précédent, The Bible Advocate.

En 1903, Gilbert Crammer, ministre depuis les années 1850 et l'un des principaux

fondateurs de l'Église après que l'Église de Dieu des adventistes du septième jour eut été scindée dans les années 1860, mourait à l'âge de 89 ans. En 1910, Alexandre Dugger, qui avait servi en qualité de directeur de la Conférence générale dès sa fondation et comme directeur du journal *The Bible Advocate*, mourait aussi. Un troisième pionnier fidèle, Jacob Brinkerhoff, mourait en 1916. Il avait servi, de façon discontinue, comme directeur de l'*Advocate* de 1871 à 1914. M. Brinkerhoff a été considéré par beaucoup comme le dirigeant de l'Église le plus remarquable de son époque. «Jacob Brinkerhoff avait servi l'Église de Dieu pendant plus de quarante ans [...] Plutôt que de s'acheter une maison, en 1874, M. Brinkerhoff, en fait, utilisa l'argent pour acheter du matériel d'imprimerie pour le journal *Advent and Sabbath Advocate* [...]; à lui seul il avait, semble-t-il, évité l'effondrement total de l'oeuvre»

(Richard Nickels, *History of the Seven Day Church of God*, p. 85).

En 1905, l'Église subissait une rupture importante. Elle congédia William Long de son poste d'administrateur (et plus tard du ministère également), car le bruit courait qu'il gérait mal les fonds.

Cet incident, de même qu'une «impulsion visant à imposer la dîme et à rendre la Conférence générale plus puissante [...] semble être l'événement déclencheur qui précipita la division en 1905» (Nickels, p. 75). Il en résulta que la Conférence générale de Stanberry ne conserva qu'un peu plus de la moitié des membres, alors que le reste se retira sous le nom de «Églises indépendantes de Dieu». Il semble que ces indépendants soient revenus au sein de la Conférence générale ou qu'ils se soient tout simplement dispersés en 1916.

«Au cours de cette période d'agitation, Andrew N. Dugger [le fils d'Alexandre Dugger] commençait son ministère avec l'Église de Dieu, en 1906. Lorsque Jacob Brinkerhoff se retira comme directeur de l'*Advocate* en 1914, Dugger devint à la fois président de la Conférence générale et rédacteur en chef. Alors qu'il exerçait ces fonctions, Dugger eut beaucoup d'influence sur l'Église.

Sous sa direction, au début, l'Église de Dieu connut une croissance très rapide» (Robert Coulter, *The Story of the Church of God Seventh Day*, pp. 41-42). Andrew Dugger conserva son poste de dirigeant jusqu'en 1932.

Peu après que Andrew Dugger eut pris la direction du journal *The Bible Advocate* en 1914, éclata la Première Guerre mondiale. La voie fut bientôt ouverte aux juifs pour revenir dans une partie de la Terre promise, conformément aux prophéties enseignées par l'Église de Dieu depuis les années 1860. «Cela semble avoir été l'élément déterminant qui suscita un "réveil résolu dans l'Église". Ce fut le début d'une manifestation d'"oeuvres missionnaires" effectuées par l'Église de Dieu pendant les années suivant la Première Guerre mondiale, ainsi que dans les folles années vingt» (Nickels, p. 88). Les questions concernant l'organisation et le gouvernement avaient été depuis longtemps une source de controverses dans l'Église de Dieu. Reconnaissant qu'aucune oeuvre concrète ne pouvait être accomplie avec les médiocres sommes d'argent que recevait le siège social de Stanberry au Missouri (moins de 1 000 dollars en 1917), Andrew Dugger prit les mesures nécessaires pour redresser la situation. En 1922, il fit un sondage auprès des membres pour connaître le montant des dîmes versées l'année précédente et savoir à qui elles avaient été versées. Il apparut clairement que la plupart des dîmes avaient été recueillies par des ministres particuliers et qu'un certain ministre, qui «travaillait peu», avait récolté la plus grosse part du gâteau! Il fut bientôt décrété que toutes les dîmes seraient versées à la Conférence de chacun des États et qu'une dîme de la dîme serait envoyée à la Conférence générale. En 1923, les revenus de la Conférence générale de

Stanberry bondirent à plus de 18 000 dollars.

Vers 1904, un homme remarquable, G. G. Rupert, entra dans le ministère de l'Église de Dieu. Auparavant, il avait fait partie du ministère de l'Église des adventistes du septième jour et avait établi en leur nom des congrégations en Amérique du Sud. En 1902, après plusieurs années de divergences doctrinales grandissantes, il quittait les adventistes. M. Rupert en était arrivé, entre autres, à comprendre que le sabbat et les jours saints annuels liaient l'Église du Nouveau Testament. En 1913, Jacob Brinkerhoff publia, dans *The Bible Advocate*, une série d'articles de G. G. Rupert traitant de la loi divine et démontrant que les jours saints mentionnés dans Lévitique 23 liaient l'Église du Nouveau Testament. Bien que l'Église aux États-Unis tînt peu compte de cet enseignement, plusieurs congrégations établies en Amérique du Sud par M. Rupert suivirent non seulement son exemple en quittant les adventistes, mais encore acceptèrent les jours saints de Dieu. À cause de mésententes entre M. Dugger et M. Rupert sur certains points doctrinaux et particulièrement sur la question du gouvernement et de l'organisation de l'Église, M. Rupert continua en tant que ministre de l'Église «indépendante» de Dieu, publiant sa propre revue, *The Remnant of Israel*, jusqu'à sa mort en 1922.

Les années 30 et 40: schismes, divisions et un nouveau départ

À la fin des années vingt et au début des années trente, l'Église de Dieu était pour ainsi dire paralysée par des luttes politiques internes, aussi bien que par des dissensions doctrinales. La Conférence de l'Église de 1929 fut marquée par énormément de dissensions et de confusion. Des controverses gravitaient autour de sujets comme: naître de nouveau, les viandes pures et impures, l'utilisation du tabac, la date de la Pâque (14 ou 15 Nisan) et l'oeuvre du Saint-Esprit (pentecôtisme).

Le nombre des conversions diminua et l'oeuvre de l'Église fut pratiquement immobilisée. Ce fut à ce moment-là, en automne de 1926, que la vie d'Herbert W. Armstrong se lia à l'histoire de l'Église de Dieu. Reconnu même par des personnes étrangères à l'Église de Dieu comme l'un des personnages religieux les plus importants et les plus influents du XXe siècle, Herbert Armstrong eut probablement le plus grand impact sur le plus de gens que tout autre ministre de l'Église de Dieu depuis le premier siècle. Défié par son épouse de prouver quel était le jour du sabbat chrétien, ainsi que par une belle-soeur sur la question de l'évolution, M. Armstrong entreprit une étude intensive de six mois. Au printemps de 1927, il en était arrivé à comprendre que la plupart des croyances qu'il avait acquises au cours de sa vie n'étaient pas des vérités bibliques. Il apprit que le sabbat du septième jour ainsi que les jours saints annuels de Dieu doivent être observés aussi par les chrétiens d'aujourd'hui!

Suite à cette étude intensive, M. Armstrong se posa la question: «Où est la véritable Église?».

Finalement, il entra en contact avec les membres de l'Église de Dieu dans la Vallée de Willamette, en Oregon, parce qu'il se rendit compte qu'ils détenaient davantage de vérités que tout autre groupe.

En 1928, M. Armstrong commença à soumettre ses articles pour qu'ils soient publiés dans le journal *The Bible Advocate*. Comme il n'y avait pas de ministre en Oregon à cette époque -là, les frères d'Eugene lui demandèrent souvent de prêcher à la congrégation. Au mois de juin 1931, il fut ordonné ministre par la Conférence de l'Église de Dieu en Oregon, amorçant ainsi un ministère qui allait durer près de cinquante-cinq

ans!

Entre-temps, le désordre s'installait dans toute l'Église. Lors de la Conférence générale tenue en août 1933, Andrew Dugger, le dirigeant principal de l'Église depuis les vingt dernières années, perdit son poste par un seul vote. Cela précipita une crise qui scinda l'Église en deux. «D'une part, Andrew Dugger et quelques-uns se cramponnaient à la réorganisation du gouvernement de l'Église aux viandes pures, à l'abstinence du tabac et à la Pâque le 14 Nisan; d'autre part, Burt F. Marrs se plaçait à la tête d'un groupe d'indépendants qui autorisaient la consommation de la viande de porc et l'usage du tabac, et qui croyaient que la Pâque devait être observée le 15 Nisan. La question de savoir à quel moment la Pâque devait être observée fut débattue pendant trois jours, lors de la division»

(Nickels, p. 15). Andrew Dugger se retira de la Conférence générale du siège social de l'Église de Dieu, situé à Stanberry, et tint une réunion pour réorganiser l'Église à Salem, en novembre 1933. Une nouvelle structure organisationnelle fut instituée avec «douze apôtres», «soixante-dix anciens» et «sept» autres personnes pour s'occuper des finances. Les fonctions furent attribuées par un tirage au sort plutôt que par vote. Herbert Armstrong d'Oregon fut choisi comme l'un des «soixante-dix». Lui et la plupart des frères d'Oregon abandonnèrent l'organisation de Stanberry pour s'affilier à la nouvelle organisation dont le siège central se trouvait à Salem. Bien que M. Armstrong ne reçût aucun salaire de Salem, il en accepta l'autorité ministérielle et lui soumit des rapports mensuels. «La division de l'Église de Dieu [du septième jour] causa beaucoup de tort à la direction et aux membres. Certains membres effectifs et des membres potentiels furent découragés par les attaques fréquentes que ces deux Églises se lançaient mutuellement. Dans certains cas, des ministres changeaient d'organisation, déroutant leurs membres. Dans d'autres cas, les membres devenaient l'enjeu des luttes que se livraient les ministres pour obtenir d'eux loyauté et soutien. La croissance des années 20 ne peut se comparer à celle des années 30 et 40, même pas un peu» (Coulter, p. 55). En fait, au cours de cette période, le nombre des membres diminua.

Au moment où tout cela se déroulait, le fondement était posé pour une Oeuvre de Dieu qui allait avoir un impact mondial sans précédent. Plutôt que de gaspiller son énergie dans des conflits politiques au sein de l'Église, Herbert Armstrong commença à diffuser une émission radiophonique hebdomadaire, orientée sur la prédication de l'Évangile et appelée Radio Church of God; cette émission débuta le premier dimanche de janvier 1934 et, en février, M. Armstrong entreprenait la publication d'une «revue» ronéotypée, intitulée The Plain Truth (La Pure Vérité), qui fut distribuée à environ deux cents personnes.

Outre l'émission radiophonique hebdomadaire, M. Armstrong mena des campagnes d'évangélisation à travers la région. Plusieurs Églises virent le jour suite à ses efforts. Néanmoins, ces nouvelles congrégations s'effondrèrent ou se dispersèrent par manque de ministres fidèles et dévoués pour nourrir le troupeau. Au cours de cette période, un dissentiment grandissant se développa entre le siège social et M. Armstrong à Salem, à cause des enseignements de ce dernier sur l'identité d'Israël et sur les jours saints annuels. Bien que M. Dugger eût avoué à M. Armstrong, dans une lettre personnelle, que ses enseignements sur les «dix tribus perdues» étaient exacts, il refusa de publier un article sur le sujet dans The Bible Advocate.

En fin de compte, la question traitant des jours saints atteignit son point culminant en

1937. Ce qui suit est tiré des comptes rendus de la réunion d'affaires tenue à Détroit, au Michigan, du 5 au 10 mai 1937, par le Conseil des douze apôtres de l'Église de Dieu (du septième jour) du siège central à Salem, en Virginie occidentale: «Le 7 mai, à 13 heures, lecture de la lettre de M. Armstrong, ancien ministre, aux douze. Lecture, en périodes de 20 minutes, chacun des articles de M. Armstrong sur la fête des Pains sans Levain, la Pâque, la Pentecôte, la fête des Tabernacles, etc., suivie d'une discussion par les Anciens débattant du pour et du contre [...] Une décision fut prise, énoncée dans la résolution suivante: étant donné que certains ont semé le trouble dans les Églises en enseignant l'observance de la fête des Pains sans Levain et des sabbats annuels, [...] nous réaffirmons les enseignements de l'Église de Dieu sur ces points [...] à savoir que nous n'observons pas de telles pratiques» (John Kiesz, *History of the Church of God*, p. 180). Selon les rapports officiels fournis par Virginia Royer, la comptable de la maison de publication de l'Église de Dieu à Salem: «Ce fut en 1933 qu'on demanda à M. Armstrong de remettre ses lettres de créance pour avoir continué à prêcher contrairement aux doctrines de l'Église» (p. 180).

Bien que M. Armstrong ne possédât plus, depuis 1933, ses lettres de créance de l'Église de Dieu (du septième jour), il continua à prêcher et à enseigner avec plus de vigueur que jamais. Comme le rapporte la revue *Good News* d'avril 1939, l'émission radiophonique hebdomadaire de la Radio Church of God atteignit 100 000 auditeurs dans le Nord-Ouest. Ce fut aussi l'année où, pour la première fois, la fête des Tabernacles, qui se tint à Eugene avec 42 personnes, fut célébrée pendant huit jours consécutifs. De 1933 à 1938, les assemblées sabbatiques n'eurent lieu que lors des jours saints.

Outre M. Armstrong, d'autres ministres de l'Église de Dieu, comme John Kiesz, furent invités à prendre la parole lors de la fête, et il en fut ainsi jusqu'aux environs de 1945. Au milieu de 1942, le nom de l'émission radiophonique, Radio Church of God, fut changé en *The World Tomorrow*. Une période d'essai d'émissions quotidiennes fut entreprise dans la région de Los Angeles. À la fin de l'été 1942, plus de 1 700 personnes assistaient à la campagne d'évangélisation que M. Armstrong organisait au théâtre de Bietmone, à Los Angeles. L'Oeuvre que Dieu accomplissait par Herbert W. Armstrong croissait et portait du fruit. En août 1942, l'émission du *World Tomorrow*, diffusée d'abord le dimanche sur la station WHO à Des Moines, passait à l'échelle nationale. Et en 1943, la station WOAI de San Antonio était ajoutée. En 1944, la circulation de la *Plain Truth* atteignait 35 000 exemplaires.

Alors que grandissait l'influence de l'Oeuvre que Dieu accomplissait par Herbert W. Armstrong, l'Église de Dieu (du septième jour) continuait à se disputer et à se disloquer en un nombre croissant d'Églises et de groupes individuels. On s'efforça d'avoir l'unité. Cela conduisit, en 1949, au fusionnement des groupes de Salem et de Stanberry. La fusion, de par elle-même, engendra davantage de divisions et, vingt ans plus tard, en 1969, la première publication de cette Église, *The Bible Advocate*, avait à peine plus de 2 000 exemplaires en circulation. L'Église de Dieu (du septième jour) représentait la phase finale de ce que Apocalypse 3 dépeint comme l'Église de Sardes. Rappelez-vous qu'elle y est décrite comme étant spirituellement morte, même si certains des membres ont marché avec le Christ en vêtements blancs.

Portes ouvertes et croissance spectaculaire

En 1946, Dieu commença à positionner l'Oeuvre que faisait M. Armstrong à travers la radio, de manière à ce qu'elle connaisse une croissance spectaculaire. Face aux diffusion quotidienne des émissions (pour lesquelles Hollywood était bien équipé pour fournir un support technique) et la nécessité d'avoir un collège pour former un ministère éduqué et

fidèle, M. Armstrong songea à déménager dans le sud de la Californie. Il trouva une propriété appropriée à Pasadena, et il entama des négociations en vue de l'acquérir. À ce moment-là, M. et Mme Armstrong se rendirent en Europe pour examiner les possibilités d'y créer aussi une branche européenne du collège afin d'y préparer des ministres pour une œuvre mondiale. Personne ne peut accuser M. Armstrong d'avoir pensé petit! Pourtant, à l'époque, la plupart des gens avaient considéré cette idée comme utopique. Après tout, cinquante personnes seulement avaient assisté à la fête des Tabernacles à Belknap Springs, en 1946! Il n'y avait même pas de collège américain érigé et opérationnel – seulement de grands rêves et une propriété délabrée avec deux édifices que M. Armstrong tentait d'acheter. D'autres, à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Église de Dieu, parlaient du moment où tout cela allait faire un fiasco. Toutefois, Herbert Armstrong avait, plus que tout autre dirigeant dans l'Église de Dieu – et dans une plus grande mesure – la capacité de voir loin et grand. L'Ambassador College ouvrit ses portes en Automne 1947, avec quatre étudiants et huit professeurs. L'idée de développer une branche européenne du collège allait devoir attendre – pendant quelque temps.

En 1949, deux jeunes étudiants de l'Ambassador College, Raymond Cole et Raymond McNair, entreprenaient les premières tournées nationales de baptêmes. Ces premières tournées de baptêmes produisirent beaucoup de fruits, dont une participation croissante à la fête des Tabernacles: de 150 en 1951 à 450 en 1952. En décembre 1952, M. Armstrong ordonnait les premiers évangélistes de cette phase de l'Église de Dieu: Richard Armstrong, Raymond Cole, Herman Hoeh, C. Paul Meredith et Roderick C. Meredith. En février 1953, deux autres évangélistes furent ordonnés, Raymond et Marion McNair, ce qui porta leur nombre à sept. Cela suscita une période de croissance et de développement pour l'Oeuvre.

Après que les étudiants des deux premières classes eurent été diplômés à l'Ambassador College, une faculté de théologie des diplômés fut instituée. M. Armstrong s'en servit comme tremplin pour approfondir un certain nombre de sujets, dont les plus importants traitaient de la nature de Dieu et de la destinée de l'homme.

Tout au long de son histoire, l'Église de Dieu fut contre la Trinité, n'acceptant jamais les formulations des premiers conciles catholiques en tant que guides valables pour les chrétiens. Cependant, ce n'est qu'à partir du printemps de 1953 que M. Armstrong et les autres ministres commencèrent à développer une compréhension plus claire des enseignements bibliques selon lesquels Dieu est une famille dans laquelle les êtres humains convertis pourront naître lors de la résurrection!

Au début, Bible à l'appui, ils tentèrent de prouver que cela était faux mais, bientôt, ils s'aperçurent que cela est confirmé tout au long de la parole de Dieu. Bien que cette réalité fût implicite dans une bonne partie de ce qui avait été enseigné auparavant, il semblait difficile à M. Armstrong et aux autres d'accepter cette vérité qui est à la fois simple, réjouissante et profondément importante. La compréhension du fait que nous puissions naître dans la famille de Dieu est probablement la plus grande vérité que Dieu amena M. Armstrong à restaurer au sein des doctrines de l'Église de Dieu.

Deux gigantesques bonds en avant, dans la prédication de l'Évangile, se produisirent en 1953. M. Armstrong obtint du temps sur antenne pour une diffusion quotidienne couvrant tout le réseau de la station radiophonique ABC. L'année débuta avec l'ouverture

d'une des plus grandes portes dans l'histoire de l'Oeuvre. Le 1^{er} janvier, la station de radio la plus puissante au monde, Radio Luxembourg, commença la diffusion de l'émission The World Tomorrow en Europe.

En février 1953, Dick Armstrong (le fils aîné d'Herbert Armstrong, qui mourut dans un accident de voiture en 1958) ouvrit un bureau de correspondance à Londres et des campagnes d'évangélisation furent menées en Grande-Bretagne dès 1954.

Au fur et à mesure que le nombre des ministres disponibles augmentait pour entreprendre des tournées de baptêmes et pour s'occuper du troupeau, augmentait aussi la récolte de ce qui était semé par l'Oeuvre. Le nombre des participants à la fête des Tabernacles monta en flèche: de 750 en 1953 à 2000 en 1957. En 1961, le nombre approchait les 10 000; en 1967, il dépassait les 40 000. La circulation de la revue The Plain Truth atteignit le demi-million en 1946 et un million en 1967. À la fin des années 60, l'émission The World Tomorrow était radiodiffusée quotidiennement et écoutée par des dizaines de millions d'individus de par le monde.

En 1967, Madame Loma Armstrong mourut à l'âge de 75 ans. À la fin des années 60, des signes avant-coureurs des problèmes de l'Oeuvre se dessinèrent à l'horizon. Comme cela s'était produit à maintes reprises, lorsque les fils de Dieu se rassemblent, Satan le diable cherche toujours à s'immiscer parmi eux (Job 1).

En janvier 1972, l'Église fut ébranlée par la destitution de Garner Ted Armstrong de ses fonctions. Mais quatre mois plus tard, il fut réintégré. Au cours des années 70, l'Église, dans son ensemble, commençait à connaître, comme l'Amérique, la montée d'une vague de libéralisme. En 1974, un groupe de ministres et de membres laïcs quittèrent l'Église. La confusion doctrinale croissante, mêlée à des accusations de scandale, assaillit l'Oeuvre. M. Herbert Armstrong, après s'être remis d'une crise cardiaque en 1977, destitua finalement Garner Ted de toutes ses responsabilités au printemps 1978, pour ensuite l'exclure de l'Église en juin.

Entre-temps, M. Armstrong s'efforçait de «remettre l'Église sur la bonne voie» en matière de doctrines, que les années 70 avaient diluées et libéralisées.

Pendant les deux ou trois dernières années de la vie de M. Armstrong, la stabilité et la croissance semblaient être revenues au sein de l'Église. En fait, au moment de la mort de M. Armstrong en janvier 1986, The Plain Truth avait une circulation qui dépassait huit millions d'exemplaires, imprimés en sept langues. Et lors de la fête des Tabernacles, la participation mondiale approchait les 144 000.

Lorsque M. Joseph Tkach prit en charge l'Église Universelle de Dieu à la mort de M. Armstrong en janvier 1986, l'Église paraissait être un corps unifié. Engagée dans la vérité, elle semblait se concentrer sur l'Oeuvre de Dieu. Cependant, sous ces apparences, se cachaient des problèmes qui, moins évidents au début, devinrent manifestes par la suite.

La phase finale de l'histoire de l'Église

Dans Apocalypse 3, on trouve les deux dernières étapes de l'histoire de l'Église de Dieu. D'abord, l'Église de Philadelphie caractérisée par son zèle à accomplir l'Oeuvre. Dieu promet de mettre devant elle une «porte ouverte» pour prêcher l'Évangile (verset 8), ainsi que de la protéger de la grande tribulation à venir (v. 10). Toutefois, une septième ère – la phase finale de l'Église – y est aussi décrite: l'Église de Laodicée. Cette Église- là serait caractérisée par sa léthargie et sa tiédeur spirituelle (versets 15-17). Elle y est

dépeinte comme étant mondaine, une Église qui cadre bien avec l'esprit permissif des temps modernes. Bien que M. Armstrong eût remis les choses «sur la bonne voie» au cours des sept dernières années de sa vie, il devint évident qu'à partir des années 70, deux «esprits» distincts coexistaient au sein de la même organisation. Cependant, sa personnalité forte et puissante permit une certaine cohésion jusqu'à sa mort.

Environ un an après la mort de M. Armstrong, la tendance régressive vers l'attitude libérale et permissive des années 70 commença à se faire sentir. En quelques années, les changements dépassèrent largement ceux des années 70, pour aboutir à une apostasie totale de la vérité, au point d'enseigner la Trinité et de prétendre que l'obéissance à la loi de Dieu (y compris le sabbat, les jours saints, la dîme et les viandes impures) était superflue.

Aujourd'hui, le peuple de Dieu se retrouve à nouveau à un carrefour. Satan cherche à semer la confusion et le découragement. Certains parmi le peuple de Dieu, accablés par les soucis de la vie et par des problèmes personnels, se sont détournés de l'Oeuvre. D'autres, séduits par de faux prophètes, ont apostasié. D'autres encore sont devenus si léthargiques et ramollis par leur bien-être qu'ils ont perdu de vue leur but spirituel; ils souhaitent tout simplement appartenir à une Église locale, sans se soucier d'accomplir l'Oeuvre!

Il existe cependant un groupe, sans cesse croissant, qui est zélé pour la vérité et qui veut accomplir l'Oeuvre de Dieu. Ensemble, ces gens font partie de cette Oeuvre du temps de la fin. Tout comme le peuple de Dieu a dû le faire dès le premier siècle, ce peuple doit aujourd'hui «combattre pour la foi qui a été transmise aux saints une fois pour toutes» (Jude 3). Dieu déclare: «Car le Seigneur exécutera pleinement et promptement sur la terre ce qu'il a résolu» (Romains 9:28). Et qui sont ceux dont Dieu Se sert? Selon Daniel 11:32-33, ce sont «ceux du peuple qui connaîtront leur Dieu [qui] agiront avec fermeté, et les plus sages parmi eux donneront instruction à la multitude».

Où se trouve l'Église que Jésus a bâtie? Elle n'est pas morte. Elle a défié les portes du séjour des morts, et elle continue miraculeusement à les défier. La véritable Église de Dieu poursuit l'œuvre de Dieu, y compris la proclamation du véritable Évangile à un monde titubant qui se dirige vers la destruction!

Serez-vous de ceux dont Dieu Se sert pour accomplir Son Oeuvre en ces temps de la fin? Possédez-vous le véritable esprit «philadelphien», motivé par l'amour, qui se soucie réellement du monde entier pour proclamer avec force le message divin de vérité et d'espoir? Considérez-vous comme important l'avertissement qui doit être donné concernant l'imminence du temps d'angoisse pour Jacob? Pour vous, l'Oeuvre de Dieu est-elle plus importante que votre propre confort?

Satan cherche aujourd'hui, comme il l'a fait à maintes reprises par le passé, à diviser la force du peuple saint. En ces moments de turbulence, allez-vous davantage vous préoccuper de personnalités que de principes? Ferez-vous preuve d'égoïsme? Ou vous joindrez-vous à ceux et à celles qui vont de l'avant pour accomplir l'Oeuvre? En vérité, «tandis qu'il est jour», nous devons faire les œuvres du Père qui nous a envoyés, car «la nuit vient, où personne ne peut travailler» (Jean 9:4).

LE SIECLE A VENIR

Association Française

smusso42@aol.com

lesiecleavenir.fr